LE COURRIER DE L'OUEST

VOL. I — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 15 MARS 1906 — No. 23

A Travers le Monde

France

LE VATICAN ET LA SÉPARATION

Depuis quelques semaines le Pape a nommé une commission cardinalice qui s'occupe des affaires de France et tient séance tous les jeudis et tous les dimanches.

Cette commission, dont on a beaucoup parlé et dont on parle beaucoup en France, travaille dans le plus grand secret. Ses travaux doivent être tenus absolument cachés : il est même défendu à ces membres de dire s'ils font ou non partie de la commission.

On comprend combien il était difficile de connaître les noms des Cardinaux, cependant une lettre de France donne les noms.

Je vais vous les donner et j'ajoute aussitôt que, plus ou moins, ils sont tous animés de bonnes dispositions vis-à-vis de la France et qu'ont peut être certain, désormais, que de leurs réunions ne sortira pas l'étincelle qui, d'après quelques intransigeants, devrait mettre le feu aux poudres. Tous ou presque tous connaissent la France, la plupart y ont vécu longuement ; ceux qui n'y ont pas vécu la connaissent également par sa littérature et son histoire.

Au nombre de ces derniers je mets le Cardinal Steinhuber. C'est un Allemand qui appartient à la Compagnie de Jésus. Le Cardinal Steinhuber est esprit équilibré et indépendant. Il n'a pas vécu longtemps en France, mais il n'a rien été publié d'important dans ce pays qu'il n'ait lu et qu'il ne connaisse parfaitement.

La commission comprend, en outre, parmi ses membres les Cardinaux Rampolla, Vives y Tuto, Mathieu, Ferrata, Taliani, Merry del Val, Vannutelli, Vincenzo, di Pietro. Le Cardinal Rampolla, le fidèle coopérateur de la politique de Léon XIII, a toujours témoigné pour la France les plus vives sympathies. D'ailleurs, il est très populaire en France où son nom est toujours prononcé avec respect. Il a beaucoup souffert de l'attitude du gouvernement français et quoique déplorant la séparation il estime qu'il faut donner au clergé des conseils de prudence et de sagesse pour sauvegarder la tranquillité de la France.

Le Cardinal Vives y Tuto est espagnol et appartient à l'ordre des Franciscains. C'est un homme de grand talent, un profond politicien. Il a vécu longtemps en France, dans le Midi, à Marseilles et à Carcassonne. C'est un esprit éclairé. Il passait pour un intransigeant ; il parait cependant qu'il n'en est rien.

Le Cardinal Mathieu est français. Il était archevêque de Toulouse lorsque Léon XIII le fit venir à Rome pour en faire un Cardinal. Ecrivain d'une rare élégance, républicain éprouvé, il apporte dans les conseils du Vatican la note juste et modérée. Il fut partisan dévoué de la politique de Léon XIII.

Monseigneur Ferrata a été longtemps à Paris, d'abord comme auditeur de la nonciature, lorsque Monseigneur Czaki était nonce, et ensuite comme nonce. Ce fut lui que commença la politique de ralliement des catholiques à la République. Il jouit de toute la confiance et de l'estime du Saint-Père qui admire en lui la perspicacité de son esprit et son bon sens, et se souvient avec plaisir de Paris, de la France. Il reçoit généralement tous les évêques français de passage à Rome et aime à causer longuement avec eux.

Monseigneur Taliani aussi a été à Paris longtemps comme auditeur à la nonciature.

Le Cardinal Vincenzo Vannutelli est très aimé des évêques français qui, dans leurs voyages à Rome, ne manquent jamais d'aller lui rendre hommage. C'est un modéré.

Enfin, le Cardinal Merry del Val. Il est espagnol par son père et anglais par sa mère. Les mots suivants reflètent assez ses sentiments : "Dites bien à vos compatriotes d'avoir patience. Le Saint-Père parlera quand le moment sera venu, mais il ne faut pas jeter le manche après la cognée."

Des études et des travaux d'une réunion d'hommes aussi sages et aussi éclairés il ne peut sortir que des conseils précieux et que les catholiques français feront bien de suivre.

L'INVENTAIRE.

L'inventaire des biens de l'Eglise se poursuit sans relaché, et est partout marqué d'incidents plus ou moins graves selon l'état d'esprit du chef de diocèse.

Dans beaucoup d'églises il y a bataille, la force armée est intervenue ; des deux côtés il ya de nombreux blessés. Il va sans dire que dans ce cas les églises sont saccagées. Vitraux, chassis, ornements divers. tout est brisé par les fidèles et par les agents du gouvernement.

Dans d'autres églises, au contraire, règnent l'ordre et le calme, les manifestants sont nombreux, mais leur présence ne gène pas les agents du fisc. Pendant l'inventaire ils récitent des prières et chantent des cantiques.

A la protestation bruyante et à main armée qui ne peut attirer que des représailles brutales, nous préférons l'attitude calme, recueillie et pleine de grandeur des fidèles qui prient Dieu de pardonner l'outrage fait à ses églises. Rendant le bien pour le mal, ils appliquent mieux, croyons-nous, les préceptes de l'Evangile.

D'ailleurs, Celui, qui au Jardin des Oliviers, interdit à son disciple Pierre de le défendre par les armes, lui disant qu'il était nécessaire que la parole de Dieu le Père s'accomplisse, ne désapprouve-t-il pas la conduite des premiers.

N'a-t-il pas dit que la foi et la prière étaient les seules armes nécessaires au chrétien pour vaincre ?

Soufflété, Jésus-Christ n'a-t-il pas tendu la joue ?

Alors, Français chrétiens, ne puisez pas des conseils dans vos cœurs d'hommes accessibles à des sentiments divers, puisez-les au contraire dans les livres de Dieu, vous y trouverez la ligne de conduite à suivre. La foi et la prière aidant vous pardonnerez à qui vous frappe et par ces armes vous les vaincrez.

Persécutés ; rappelez-vous qu'il faut que la parole de Dieu s'accomplisse.

Il y a quelques années, assoupis dans une apparente quiétude, vous avez peu à peu laissé éteindre la foi, le réveil est aujourd'hui terrible.

A qui devez-vous vous en prendre ? A vous-même ! Toute faute porte en elle son châtiment. Votre faute à été l'indifférence. Votre châtiment est la persécution.

La persécution ranime en vous la foi de vos pères. Vous protestez, vous ne voulez pas vous laisser avilir par une minorité infime ; vous voulez votre Dieu, vos églises, vos prêtres ? Vous aurez tout cela, mais à condition que vous retrouverez la foi et la prière, armes nécessaires et suffisantes.

LA CHUTE DU MINISTÈRE ROUVIER.

Tel une feuille d'arbre, le ministère Rouvier a été emporté par l'ouragan que déchaine l'inventaire de l'Eglise avec l'Etat.

Trop cruel, disent les uns.

Trop faible, disent les autres.

Et les uns et les autres s'unissant ont mis le ministère Rouvier en minorité. Chacun des partis (Nationalistes et Socialistes) nourrit l'espoir de voir constituer un ministère à sa façon. Pour les nationalistes, ce ministère devra arrêter ou tout au moins apporter beaucoup de modération dans l'application de la loi.

Si pareil ministère se constituait, il ne durerait pas une semaine. Mis en minorité par le bloc qui désire que pour vaincre la résistance à la loi on ferme purement et simplement les églises, Mais un ministère du bloc serait lui-même menacé par les Nationalistes qui lui rendrait la vie impossible.

Et alors ?... Alors il faudra rappeler Rouvier qui savait ménager et la chèvre et le choux ; il faudra le garder jusqu'aux élections prochaines, jusqu'à ce que la France, faisant entendre sa voix, épure la Chambre. Ce serait, sans doute, trop sage, on n'agira pas ainsi, on préfèrera tout voir désorganiser plutôt que de s'entendre.

Algésiras.

Les dernières nouvelles donnent un regain d'optimisme aux partisans de la paix. La Conférence se poursuit et en est au point le plus critique de la discussion sur l'organisation de la police Marocaine. La proposition de l'Allemagne qui souhaitait de voir confier cette tâche à une commission internationale d'officiers n'a pas été acceptée par les représentants des puissances qui savent, par la cruelle expérience de la gendarmerie internationale en Macédoine, que le procédé est inapplicable.

La Russie a proposé un projet qui a réuni les consentements des représentants des puissances, sauf ceux de l'Allemagne et des Etats-Unie, qui ont réservé leur avis jusqu'à discussion du projet. Dans ce dernier il est proposé de laisser à la France et à l'Espagne l'organisation de la Police Marocaine.

D'après M. Révoil il faudrait organiser une force de deux mille hommes repartie dans les huit ports Méditerranéens. Cette force serait commandée par seize officiers européens (huit français, huit espagnols).

Une dépêche officielle d'Algésiras à St. Petersbourg annonce que l'Allemagne accepte enfin la proposition Russe.

Autriche.

Le gouvernement a déposé, le 7 mars, au Reichstath un projet de loi à l'effet d'instituer le suffrage universel pur et simple et l'égalité absolue des droits politiques en Autrich.

Le projet de loi crée un grand enthousiasme dans le peuple. Mais les nobles qui seraient dépossédés de leur influence prédominante par la nouvelle loi y font une opposition énergique qui demeurera sans effet.

S'il en était autrement de graves troubles seraient à craindre dans toute l'Autriche. On se rappelle les grandes manifestations populaires pacifiques qui eurent lieu l'an passé à Vienne, il est tout probable qu'elles se reproduiraient et que malheureusement elles prendraient un caractère révolutionnaire.

Le Nouveau Ministère Français.

Les dernières dépêches font prèvoir que M. Poincarré, député radical, va être appelé à constituer le nouveau ministère.

M. Poincarré est l'ami de M. Rouvier et a les mêmes idées politiques, aussi l'on est persuadé qu'il assurera la continuité de l'œuvre de Rouvier sans différence sensible.

Alors pourquoi changer ?

R. B.

LA DILIGENCE DE DEADWOOD

(MŒURS AMÉRICAINES)

WILLIAM CUDY, mieux connu sous le nom de Buffalo Bill, a offert récemment au musée de Washington une voiture bien curieuse, non pas à cause de sa forme peut-être, mais en raison du nombre prodigieux d'aventures dont elle a été l'objet, alors qu'elle convoyait entre Cheyenne et Deadwood, en 1876 et les années suivantes, les chercheurs d'or et leur butin.

" La diligence de Deadwood, a dit Buffalo Bill au directeur du musée de Washington en lui offrant le véhicule, a été durant sa longue existence un champ de bataille ambulant."

C'est l'exacte vérité. La malheureuse voiture publique a rarement fait un voyage sans être assaillie par les Indiens Sioux ou par des bandits qu'avait attirés en Californie, la fièvre de l'or, et qui préféraient s'approprier le précieux métal de vive force que de se donner la peine de le chercher. C'est au point qu'après avoir roulé quelque temps, il fallu la blinder, littéralement, d'épaisses plaques de tôle, tant pour boucher les trous dont elle avait été criblée par les balles que pour donner un semblant de sécurité à ses voyageurs.

On continuait à l'utiliser, cependant, pour cette excellente raison qu'il n'existait pas alors d'autre moyen de transport à travers les Montagnes Noires.

La diligence de Deadwood fut construite en 1863 à Concord et achetée par une maison de commerce californienne qui la fit voyager, non par terre (car, vu la longueur du trajet et les accidents de terrain, elle serait arrivée en morceaux) mais par mer, et autour du cap Horn. Ce début, pour une panache, ne manquait certainement pas d'originalité. Ce n'était cependant que le commencement d'une suite de péripéties presque invraisemblables.

En 1874, l'or était découvert dans les Montagnes Noires, et chacun de nous sait quel énorme afflux d'aventuriers se jetait vers la Californie, venant de tous les points du globe, attiré là par le mirage resplendissant et par les récits qui se colportaient partout, amplifiés d'étape en étape, et suivant lesquels tout le monde pouvait, là-bas, réaliser une fortune énorme en quelques jours.

Tous ceux qui se ruèrent vers les placers n'étaient pas d'honnêtes chercheurs d'or ; il y avait dans le nombre pas mal d'individus ayant eu des démêlés avec la justice de leur pays, et qui se réfugiaient là dans l'espoir de butins faciles. Ils étaient d'ailleurs tellement nombreux que la surveillance de leur entrée dans le pays était à peu près impossible. Ils ne tardèrent pas à faire parler d'eux, et la découverte de l'or—c'était à peu près inévitable—ouvrit une ère de crimes et de brigandages dont le souvenir n'est pas encore effacé.

Pour en revenir à notre diligence, elle accomplit son premier transport de poudre d'or en 1876, vers la fin de décembre, c'est-à-dire environ six mois après le massacre d'une expédition commandée par le général Custer, et qui était chargée d'une mission de surveillance du pays. Le chargement représentait 300,000 dollars, dont 250,000 appartenaient aux frères Wheeler et le reste à des mineurs qui avaient désiré profiter du convoi dûment escorté. L'or arriva sans encombre à destination. Mais au retour, la voiture amenant aux gisements de nouveaux chercheurs d'or fut attaquée par les Sioux qui infestaient encore le pays. Tout fut à peu près massacré ; les voyageurs furent dévalisés ; le cocher fut scalpé sur son siège et les chevaux disparurent, enlevés par les bandits. Le " Deadwood Coach " resta en panne au milieu d'un bois, avec ses morts et ses blessés.

Depuis lors, l'escorte fut doublée ; les hommes qui la composaient choisis parmi les montagnards les plus courageux et les plus expérimentés.

Les attaques ne diminuèrent pas, cependant.

Elles devinrent, au contraire, de plus en plus fréquentes ; il semblait que le nombre et l'audace des pirates grandissaient à mesure qu'on prenait contre eux de plus sérieuses précautions.

Nous n'entrerons point ici, faute de place, dans l'énumération détaillée des assauts qu'eût à subir la célèbre diligence californienne, bientôt couverte de nobles cicatrices. Nous dirons seulement qu'on en compta plus de soixante avant la mise à la retraite définitive du véhicule, et nous conterons brièvement la derniere, à la suite duquel le coach fut baptisé " Johnnie Slaughter."

Johnnie Slaughter, qui était le nom de son conducteur, par une curieuse coïncidence signifie en anglais " boucherie, carnage."

Il lui fallut un certain courage pour accepter l'emploi, après les mésaventures souvent mortelles auxquelles avaient été exposés ses prédécesseurs. Il suivait la route au fond d'une vallée, entre deux bois de pins, douze hommes veillant à l'intérieur et sous la bâche sur les deux cent mille dollars en poudre d'or que contenait le coffre, lorsqu'un coup de feu le renversa de son siège.

Les chevaux, ne sentant plus sa main, s'arrêtèrent subitement.

L'escorte sortit en hâte, et, prise entre deux feux, sans abri, tirant au jugé sur un ennemi dissimulé dans les arbres, commença un combat inégal et qui ne pouvait durer longtemps.

Dix minutes après, en effet, la moitié de leur effectif était à terre, blessé ou mort, et le reste cherchait son salut dans une fuite précipitée.

Les rôdeurs de bois arrivaient alors à toute vitesse, dételaient, pillaient et disparaissaient, ne laissant sur la route que la pauvre " Johnnie Slaughter," baptisée du nom de son dernier conducteur, mais tellement cribblée de balles, tellement éventrée, tellement démantibulée de toutes parts qu'il ne fallait plus songer à lui demander aucun service.

Elle reposera maintenant dans une des galeries de musée de Washington. Avouons qu'elle aura bien gagné ce repos, et que peu de pataches eurent une existence aussi mouvementée que la sienne.

CHARLIE DODGE.

A Nos Lecteurs.

Notre Grand Concours est fini. Nous nous empressons de remercier publiquement tous ceux de nos lecteurs qui y ont pris part, et ont ainsi aidé à répandre le COURRIER DE L'OUEST.

Il Nous Reste

une couple de cents Portraits en couleur de **Sir Wilfrid Laurier,** que nous donnerons comme prime à tous les nouveaux abonnés. Ces portraits sont de toute beauté, et valent presque le prix de l'abonnement. Aux intéressés de profiter de l'occasion.

Le Pape Pie X.

Il nous reste justement 24 de ces volumes. Rien que 24. Nous les donnerons à tous nos amis qui enverront deux nouveaux abonnements. Ces volumes sont in-12, dorés sur tranches, et illustrés de 22 gravures dans le texte. Profitons-en.

LE COURRIER DE L'OUEST,
Boite 25, EDMONTON.

24

Feuilleton du " Courrier de l'Ouest "

LE BOSSU

—OU—

LE PETIT PARISIEN

(Suite)

---Non, fit maître Louis d'une voix mal assurée ; je ne sais... peut être...

---Je vous en prie ! je vous en prie ! murmura-t-elle ayez pitié de moi ! Henri ! Si vous partez emmenez-moi avec vous.

Comme il ne répondit point, elle reprit, les larmes aux yeux :

---Vous m'en voulez peut-être parce que j'ai été exigeante, injuste. Oh ! Henri, mon ami, ce n'est pas moi qui vous ai parlé de mes larmes. Je ne le ferai plus, Henri ! je sais bien que j'ai eu tort. Je suis heureuse, puisque je vous vois chaque jour. Henri, vous ne répondez pas ? Henri, m'écoutez vous ?

Il avait la tête tournée. Elle lui prit le cou avec un geste d'enfant pour le forcer à la regarder. Les yeux de maître Louis étaient baignés de larmes, Aurore se laissa glisser hors de son siége et se mit à genoux.

---Henri, Henri, dit-elle, mon ami cher, mon père, le bonheur serait à vous tout seul si vous étiez heureux; mais je veux ma part de vos larmes !

Il l'attira contre lui d'un mouvement plein de passion. Mais tout à coup ses bras se détendirent.

---Nous sommes deux fous, Aurore ! prononça-t-il avec un sourire amer et contraint. Si l'on nous voyait ! Que signifie tout cela ?

---Cela signifie, répliqua la jeune fille, qui ne renonçait pas ainsi, cela signifie que vous êtes égoïste et méchant ce soir, Henri. Depuis le jour où vous m'avez dit : " Tu n'es pas ma fille, " vous avez bien changé !

---Le jour où vous me demandâtes la grâce de M. le marquis de Chaverny ? Je me souviens de cela, Aurore, et je vous annonce que M. le marquis est de retour à Paris.

Elle ne repartit point ; mais son noble et doux regard eut de si éloquentes surprises, que maître Henri se mordit la lèvre.

Il prit sa main, qu'il baisa comme s'il eût voulu s'éloigner. Elle le retint de force.

---Restez, dit-elle; si cela continue, un jour, en rentrant, vous ne me trouverez plus dans votre maison. Je vois que je vous gêne, je m'en irai. Mon Dieu ! je ne sais pas ce que je ferai, mais vous serez délivré, vous, d'un fardeau qui devient trop lourd.

---Vous n'aurez pas le temps, murmura maître Louis. Pour me quitter Aurore, vous n'aurez pas besoin de fuir

---Est-ce que vous me chasseriez ? s'écria la pauvre fille, qui se redressa comme si elle eût reçu un choc violent dans la poitrine.

Maître Louis se couvrit le visage de ses mains. Ils étaient encore l'un auprès de l'autre ; Aurore assise sur un coussin et la tête appuyée contre les genoux de maître Louis.

—Ce qu'il me faudrait, murmura-t-elle, pour être heureuse, mais bien heureuse, hélas ! Henri, bien peu de chose. Y a-t-il donc si longtemps que j'ai perdu mon sourire ? N'étais-je pas toujours contente et gaie quand je m'élançais à votre rencontre autrefois ?

Les doigts de maître Louis lissaient les belles masses de ses cheveux, où la lumière de la lampe mettait des reflets d'or bruni.

—Faites comme autrefois, poursuivait-elle, je ne vous demande que cela. Dites-moi quand vous avez été heureux, dites-moi surtout quand vous avez eu de la peine, afin que je me réjouisse avec vous, ou que toute votre tristesse passe dans mon coeur. Allez, cela soulage. Si vous aviez une fille, Henri, une fille bien-aimée, n'est-ce pas comme cela que vous feriez avec elle ?

—Une fille ! répéta maitre Louis, dont le front se rembrunit.

—Je ne vous suis rien, je le sais, ne me le dites plus.

Maitre Louis, passa le revers de sa main sur son front.

—Aurore, dit-il, comme s'il n'eût point entendu ses dernières paroles. Il est une vie brillante, une vie de plaisirs, d'honneurs, de richesse, la vie des heureux de ce monde. Vous ne la connaissez pas, chère enfant.

—Et qu'ai-je besoin de la connaître ?

—Je veux que vous la connaissiez. Il le faut.

Il ajouta en baissant la voix malgré lui:

—Vous aurez peut-être à faire un choix ; pour choisir, il faut connaitre..

Elle se leva. L'expression de son noble visage était désormais une résolution ferme et réfléchie.

—C'est votre dernier jour de doute et d'ignorance, Aurore, prononça-t-il lentement ; moi, c'est peut-être mon dernier jour de jeunesse et d'espoir.

—Henri, au nom de Dieu ! expliquez-vous : s'écria la jeune fille.

Maître Louis leva les yeux au ciel.

—J'ai fait selon ma consience, murmura-t-il ; celui qui est là-haut me voit ; je n'ai rien à lui cacher. Adieu, Aurore, reprit-il ; vous ne dormirez point cette nuit... Voyez et réfléchissez, consultez votre raison avant votre cœur. Je ne veux rien vous dire ; je veux que votre impression soit soudaine et entière. Je craindrais, en vous prévenant, d'agir dans un but d'égoisme. Souvenez-vous seulement que, si étranges qu'elles soient, vos aventures de cette nuit auront pour origine ma volonté, pour but votre intérêt. Si vous tardiez à me revoir, ayez confiance. De près ou de loin, je veille sur vous.

Il lui baisa la main, et reprit le chemin de son appartement particulier.

Aurore, muette et toute saisie, le suivant des yeux. En arrivant au haut de l'escalier, maitre Louis, avant de franchir le seuil de la porte, lui envoya un signe de tête paternel avec un baiser.

VIII.

DEUX JEUNES FILLES.

Aurore était seule. L'entretien qu'elle venait d'avoir avec Henri, son ami, s'était dénoué d'une façon tellement imprévue, qu'elle restait là stupéfaite et comme aveuglée moralement. Ses pensées confuses se mêlaient en désordre. Sa tête était en feu. Son cœur, mécontent et blessé, se repliait sur lui-même.

Elle venait de faire effort pour savoir; elle avait provoqué une explication de son mieux ; elle l'avait poursuivie avec toutes ses ingénieuses finesses que l'ingénuité même n'exclut point chez la femme. Non-seulement l'explication n'avait point abouti, mais encore, menace ou promesse, tout un mystérieux horizon s'ouvrait au-devant d'elle.

Il lui avait dit : "Vous ne dormirez point cette nuit." Il lui avait dit encore : "Si étranges que puissent vous paraître vos aventures de cette nuit, elles auront pour origine ma volonté, pour but votre intérêt."

Des aventures. Certes, la vie errante d'Aurore avait été jusque là pleine d'aventures. Mais son ami en avait la responsabilité ; son ami, placé près d'elle toujours comme un vigilent garde du corps, comme un sauveur infaillible, lui épargnait jusqu'à la terreur. Les aventures de cette nuit devaient changer d'aspect. Elle allait les affronter seule.

Mais qu'elles aventures ? et pourquoi ces demi-mots ? Il fallait connaître une vie toute différente de celle que jusqu'alors elle avait menée : une vie brillante, une vie luxueuse, la vie des grands et des heureux. " Pour choisir," lui avait-on dit. Choisir sans doute entre cette vie inconnue et sa vie actuelle. Le choix n'est-il pas tout fait ?

Il s'agissait de savoir de quel côté de la balance était Henri, son ami. L'idée de sa mère vint à la traverse de son trouble. Elle sentit ses genoux fléchir. Choisir ! pour la première fois naquit en elle cette navrante pensée : Si sa mère était d'un côté de la balance et Henri de l'autre ?...

—C'est impossible ! s'écria-t-elle en repoussant cette pensée de toute sa force ; Dieu ne peut vouloir cela.

Elle entr'ouvrit les rideaux de sa fenêtre et s'accouda sur le balcon pour donner un peu d'air à son front en feu. Il y avait un grand mouvement dans la rue. La foule se massait autour de l'entrée du Palais-Royal pour voir passer les invités. Déjà la queue des litières et des chaises se faisait entre deux haies de curieux. Au premier abord, Aurore ne donna pas grande attention à tout cela. Que lui importaient ce mouvement et ce bruit ? Mais elle vit dans une chaise qui passait deux femmes parées pour la fête : une mère et fille. Les larmes lui vinrent ; puis une sorte d'éblouissement se fit au-devant de ses yeux.

—Si ma mère était là ! pensa-t-elle.

C'était possible ; c'était probable. Alors elle regarda plus attentivement ce que l'on pouvait voir des splendeurs de la fête. Au delà des murailles du palais, elle devina des splendeurs autres et plus grandes. Elle eut comme un vague désir qui bientôt alla grandissant. Elle envia ces jeunes filles splendidement parées qui avaient des perles autour du coup, des perles encore et des fleurs dans les cheveux, non pour leurs fleurs, non pour leurs perles, non pour leurs parures mais parce qu'elles étaient assises auprès de leurs mères. Puis elle ne voulut plus voir, car toutes ces joies insultaient à sa tristesse. Ces cris contents, ce monde qui s'agitait, ce fracas, ces rires, ces étincelles, les échos de l'orchestre qui déjà chantait au lointain, tout cela lui pesait. Elle cacha sa tête brûlante entre ses mains.

Dans la cuisine, Jean-Marie Berrichon remplissait auprès de la noble Françoise, sa grand'maman, le rôle de serpent tentateur. Il n'y avait pas eu, Dieu merci, beaucoup de vaisselle à laver. Aurore et maître Louis n'avaient fait usage que d'une seule assiette chacun. En revanche, le repas avait été plantureux à la cuisine. Françoise et Berrichon en avaient eu pour quatre à eux deux.

—Quoique ça, dit Jean-Marie, je vas aller jusqu'au bout de la rue regarder voir. Mme Balahault dit que c'est les délices des enchantements, là-bas, de tous les palais des fées et métamorphoses de la Fable. J'ai envie d'y jeter un coup d'œil.

—Et ne soit pas longtemps, fillot, gromela la grand'mère,

Elle était faible, malgré l'ampleur profonde de sa basse-taille.

Berrichon s'envola. La Guichard, la Balahault, la Morin et d'autres lui firent fête dès qu'il eut touché le pavé malpropre de la rue du Chantre.

Françoise vint à la porte de sa cuisine et regarda dans la chambre d'Aurore.

—Tiens, fit-elle, déjà parti. La pauvre ange est encore toute seule.

La bonne pensée lui vint d'aller tenir compagnie à sa jeune maitresse ; mais Jean-Marie rentrait en ce moment.

—Grand'mère, s'écria-t-il, des ifs, des banderolles, des lanternes, des soldats à cheval, des femmes tout en diamants, que celles qui ne sont qu'en satin broché sont de la Saint-Jean. Viens voir ça, grand'mère.

La bonne femme haussa les épaules.

Ça ne me fait rien, dit-elle.

—Ah ! grand'mère, rien qu'au bout de la rue, Mme Balahault dit les noms et raconte l'histoire de tous les seigneurs et de toutes les dames qui passent. C'est joliment édifiant. Viens voir, le temps de jeter un coup de pied au coin de la rue.

—Et qui gardera la maison ? demanda la vieille Françoise un peu ébranlée.

—Nous serons à dix pas. Nous veillerons sur la porte. Viens, grand'mère, viens...

Il la saisit à bras-le-corps et l'entraina.

La porte resta ouverte.

Ils étaient à dix pas. Mais la Balahault, la Guichard, la Durand, la Morin et le reste étaient de fières femmes. Une fois qu'elles eurent conquis Françoise, elles ne la lâchèrent point. Cela entrait-il dans les plans mytérieux de maître Louis ? Nous nous permettrons d'en douter.

Le flot des commères entrainant Jean-Marie Berrichon vers la place du Palais-Royal toute éblouissante de lumière, dût passer sous la fenêtre d'Au

Coin Féminin

LA CORRESPONDANCE

Je n'ai point l'intention, chères lectrices, de vous enseigner l'art épistolaire, pour la raison qu'on exprime toujours bien ce que l'on sent, et que la lettre est, en général, une chose que l'on sent, parce qu'elle vous est personnelle. Le style épistolaire est d'ailleurs de tous, celui qui s'apprend le moins : ce chapitre dans nos manuels de littérature est toujours bref. Après nous avoir dit que la lettre étant une conversation par écrit, exige les qualités de la bonne conversation, qu'elle doit être naturelle, spontanée, simple et sincère, il reste coi !

Puis, il est une remarque depuis longtemps faite, que toutes les femmes écrivent admirablement les lettres. J'en veux pour preuve cette opinion d'un grand écrivain du XVIIe siècle, La Bruyère :

" Les femmes, dit-il, vont plus loin que nous dans ce genre d'écrire ; elles trouvent sous leurs plumes des tours, et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche ; elles sont heureuses dans le choix des termes, qu'elles placent si juste, que tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté et semblent être faits seulement pour l'usage où elles le mettent. Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment et de rendre délicatement une pensée qui est délicate : elles ont un enchaînement de discours inimitable, qui se suit naturellement et qui n'est lié que par le sens. "

Ce n'est évidemment pas à Madame de Sévigné que la Bruyère songeait en écrivant ces lignes, puisque les lettres de la spirituelle marquise ne furent publiées que longtemps après la mort de La Bruyère.

Si d'instinct les femmes connaissent l'art d'écrire une lettre, il leur arrive, cependant, de rester parfois la plume en l'air devant une page toute blanche : c'est que, dans la lettre, comme dans les actes les moindres de notre vie de civilisés, les questions, usages et convenances se glissent épineuses et souvent délicates.

Le tact, seul, peut servir de guide dans la plupart des circonstances, mais ces circonstances ne sont pas sans nuances, partant, sans hésitations, et voilà pourquoi l'on reste perplexe.

***

Il va sans dire que le commencement de tous les lettres ne doit pas être le même. A une amie intime on ne mettra aucune vedette ; dans la première ou seconde ligne, on placera l'appellation d'amitié : il serait inconvenant d'agir ainsi en écrivant à une personne âgée ou de situation supérieure. A un ecclésiastique, qu'il soit vicaire ou curé, on écrira au haut de la page " Monsieur l'abbé " et non Monsieur le curé ou Monsieur le vicaire.

En principe une femme n'écrit pas à un homme — mais ce principe, on le comprend, supporte bien des exceptions — à moins qu'il ne soit son médécin ou son notaire ; dans le premier cas elle écrira " Cher docteur " dans le second " Cher maître ", même s'il n'y a pas relations amicales, le fait d'avoir placé sa confiance en eux autorise et même exige cette formule. Si des circonstances l'obligent à écrire à d'autres hommes avec qui elle est en relations mondaines, elle commencera : " Cher monsieur "; à des fournisseurs, à des simples connaissances elle dira : " Monsieur, ou Monsieur X. "

***

Voici encore le problème des terminaisons. En apparence, il parait plus compliqué, qu'il ne l'est en réalité.

Il y a d'abord toute la série des lettres amicales. La fin de ces lettres est laissée à notre fantaisie : Ne nous mettons pas l'esprit à la torture, soyons simples, sans efforts et laissons parler notre cœur, il nous fournira la vraie formule. Il importe, naturellement, de ne pas tomber dans l'exagération, de se rappeler l'âge, la situation, le caractère de la personne qui va recevoir la lettre. Ordinairement on clôt la lettre, après le dernier incident conté, par une phrase brève : " Bien à vous " " Votre petite amie " " Affectueusement votre " " Votre toute dévouée. "

Dans les lettres où la parité d'âge ou de situation n'existe pas, la formule doit affecter un carractère plus spécial. La plus cérémonieuse est : " Daignez agréer, Madame, l'expression de mon profond dévouement, " ou " de ma respectueuse gratitude. " Une femme n'emploie ces formules qu'en écrivant à un ecclésiastique, à un bienfaiteur ou une bienfaitrice âgée. Autrement elle " prie de vouloir agréer, ou recevoir l'expression de la considération distinguée ; " jamais à un homme, elle ne parle de " ses sentiments distingués ou sympathiques " mais toujours de " sa considération. " A un vieil ami de famille, que l'on aura des raisons particulières d'affectionner beaucoup, on terminera la lettre par une pensée affectueuse, ou le rappel de l'objet de sa gratitude et on ajoutera : " Cordialement votre "

***

Autre difficulté. Quelle doit être la signature ?

Pour les lettres de jeunes filles, les avis sont partagés. Doit-on signer le prénom en entier, ou simplement faire précéder le nom de famille des seules initiales ? Il nous semble que le meilleur usage est de signer du prénom uniquement, les lettres aux parents et aux très intimes ; du prénom suivi du nom, aux amis de la famille. On emploiera les initiales suivis du nom, qu'en atteignant l'âge d'être dite célibataire, ou si la profession exige que l'on écrive à un homme.

En règle générale, signer du prénom seul, par exemple : Suzanne, implique que la familiarité est assez grande, pour que la personne à qui la lettre s'adresse, n'emploie que le prénom en parlant de la signataire ; Suzanne X..., comporte l'appellation Mademoiselle Suzanne : S. X...: Mademoiselle X.

L'usage diffère encore, pour la femme mariée. En aucun cas, on ne doit signer Madame X. ou dame X. Faire suivre son nom d'alliance de la mention : née Z, ne devrait pas se faire plus ; on a l'air de ne pas trouver suffisant le nom de son mari et l'honorabilité qui s'y rattache. Cependant cette signature est employé par des personnes très bien élevées ; en Canada, elle est souvent rendue nécessaire par les nombreuses branches d'une même famille. Mais alors on pourrait supprimer la mention : née, qui est très démodée.

Un mot du paraphe. Vous n'êtes pas, amies lectrices, sans avoir entendu parler de cette science indiscrète, ayant nom graphologie, et qui à l'impertinente prétention de vouloir deviner le caractère au genre d'écriture et au paraphe. Aujourd'hui, comme tous sont un peu graphologues, évitons les paraphes prétentieux, ils sont nonseulement ridicules, mais peuvent encore être très mal interprétés.

(A suivre.)

MAGALI.

PETIT COURRIER.

Monsieur Jean de Nobcn, à Légal (Alberta) désire échanger cartes postales illustrées. Enverra sur désir deux cartes vues oblitérées de France contre une carte du Canada ou des Etats Unis.

S. B. — Les chapeaux de paille blancs, se nettoyent très bien avec du jus de citron.

M.

RECETTES ET CONSEILS PRATIQUES.

NETTOYAGE DES BRONZES.

Trempez l'objet à nettoyer, pendant quelques minutes, dans l'eau bouillante, essuyez-le avec un linge fin et frottez-en légèrement toutes les parties avec une brosse douce imbibée de blanc de Troyes délayé dans de l'eau. Quand le blanc de Troyes sera bien sec, vous l'enlevrez à l'aide d'une autre brosse et vous essuyerez le bronze avec un linge fin.

POUR DONNER AU CUIVRE LA COULEUR DE L'OR

Voici un moyen de donner au cuivre jaune poli l'apparence de l'or.

On fait un mélange bien homogène de huit parties de craie finement pulvérisée avec une partie de fleur de soufre, puis on applique cette poudre, à l'aide d'un chiffon de laine imbibé d'eau, sur l'objet de cuivre préalablement nettoyé et débarrassé de tout enduit gras. Il est nécessaire de frotter très fort, et quelquefois de répéter l'opération.

COLLE POUR RACCOMMODER LA PORCELAINE.

Faites dissoudre dans une petite quantité d'eau de la gélatine blanche ; mélangez avec un peu de gomme, ammoniaque et alcool, de façon à obtenir une colle semi-fluide. Cette composition est très résistante et ne craint pas les lavages.

SIROP DE CAFÉ.

Très utile pour les voyageurs.

Faites infuser, dans deux tasses d'eau bouillante, un quart de livre de café moulu. Passez à travers un linge et ajoutez une livre et demie de sucre. Evaporez à doux jusqu'à consistance de sirop.

Ce sirop se conserve parfaitement. Deux cu'llerées ajoutées à une tasse de lait chaud ou à une demi-tasse d'eau bouillante donnent un breavage excellent.

CARAMELS AU CHOCOLAT.

Ayez un quart de livre de chocolat râpé, deux verres de crême, une cuillerée de miel; un peu de vanille et deux tasses de sucre en poudre. Mettez dans une bassine le tout ensemble, placez sur le feu et maniez jusqu'à ce que le mélange soit arrivé au degré de consistance et de couleurs voulu. Huilez un marbre et versez la composition sur ce marbre. Lorsque le caramel est à moitié refroidi, coupez-le avec un couteau huilé et laissez le refroidissement s'achever.

Quelques Recettes de Carême

Je crois rendre service à nos lectrices en leur donnant quelques recettes, peu coûteuses, qui leur permettront, tout en observant l'abstinence la plus rigoureuse, de varier leurs menus très agréablement.

A tout seigneur tout honneur.

Commençons donc par les

ŒUFS A L'INDIENNE.

Faites durcir les œufs, laissez-les tiédir, écaillez, coupez-les en long, retirez les jaunes que vous pilez en les mélangeant avec un peu de riz bien cuit, du poivre, liez la farce avec une courte sauce de curry. Garnissez les blancs de cette farce ; lissez avec un couteau beurré, mettez dans la lèchefrite largement beurrée, faites dorer à four modéré et servez sur une purée de pommes de terre.

HARENGS FRAIS, SAUCE TARTARE.

Enlevez les filets de six harengs bien frais, faites-les mariner dans un peu d'huile et de vinaigre, poivrez, grillez et servez recouverts d'une sauce tartare.

MORUE AU VERT PRÉ.

Faites dessaler un beau morceau de morue et faites-la cuire ensuite dans du lait avec un morceau de beurre frais et des fines herbes hachées. Mettez le poisson sur un plat très chaud, saupoudrez de persil haché menu et ajoutez le jus de deux citrons.

Servez avec une sauce mousseline que vous pouvez rémplacer économiquement par une simple sauce blanche ou une sauce au beurre.

MAQUEREAUX EN PAPILLOTTES

Achetez deux beaux maquereaux laités, videz-les, enlevez les laitances que vous faites cuire dans du beurre avec le jus d'un citron ; laissez refroidir ; pilez les laitances avec du beurre et du persil ; farcissez-en les maquereaux que vous enveloppez d'un fort papier huilé. Faites cuire sur le gril et servez dans leurs papillottes.

CONFITURES D'ORANGES.

Choisissez des oranges à grosses écorces. Trempez-les dans de l'eau fraîche pendant quarante-huit heures, en ayant soin de changer l'eau plusieurs fois. Retirez les oranges de l'eau, pesez-les et préparez un poids égal de sucre. Faites cuire les fruits en les mettant dans de l'eau froide que vous amenez à ébullition jusqu'à ce que l'écorce soit parfaitement tendre. Ajoutez le sucre au jus de cuisson et faites-en un sirop que vous cuisez au cassé. Découpez les oranges en longs morceaux, enlevez les pépins. Mettez les morceaux d'oranges dans le sirop et faites donner quelques bouillons. Mettez dans les verres à confitures, couvrez le lendemain seulement.

rore, mais elle n'eut garde de les voir. Sa rêverie l'aveuglait.

Pas une amie, se disait-elle, pas une compagne à qui demander conseil.

Elle entendit un léger bruit derrière elle, dans la chambre à coucher. Elle se retourna vivement. Puis elle poussa un cri de frayeur auquel répondit un joyeux éclat de rire. Une femme était devant elle en domino de satin rose, masquée et coiffée pour le bal.

—Mlle Aurore? dit-elle avec une cérémonieuse révérence.

—Est-ce que je rêve ? s'écria Aurore. Cette voix !...

Le masque tomba et l'espiègle visage de Dona Cruz se montra parmi les frais chiffons.

- Flor ! s'écria Aurore, est-il possible, est-ce bien toi ?

Dona Cruz, légère comme une sylphide, vint vers elle les bras ouverts. On échangea ces légers et rapides baisers de jeunes filles. Avez-vous vu deux colombes se becqueter en jouant?

—Moi qui justement me plaignais de n'avoir point de compagne, dit Aurore. Flor, ma petite Flor, que je suis contente de te voir.

Puis, saisie d'un scrupule subit, elle ajouta :

—Mais qui t'a laissé entrer ? J'ai défense de recevoir personne.

—Défense, répéta dona Cruz d'un air mutin.

—Prière, si tu aimes mieux, dit Aurore en rougissant.

—Voilà ce que j'appelle une prison bien gardée, s'écria Flor ; la porte grande ouverte et personne pour dire gare.

Aurore entra vivement dans le salle basse. Il n'y avait personne en effet, et les deux battants de la porte etaient ouverts. Elle appela Françoise et Jean-Marie. Point de réponse. Nous savons où étaient en ce moment Jean-Marie et Françoise. Mais Aurore l'ignorait. Après la sortie singulière de maître Louis, qui l'avait prévenue que la nuit serait remplie de bizarres aventures, elle ne put penser que ceci ;

—C'est lui sans doute qui l'a voulu.

Elle ferma la porte au loquet seulement, et revint vers dona Cruz, occupée à faire des grâces devant le miroir.

—Que je te regarde à mon aise, dit celle-ci : mon Dieu que te voilà grandie et embellie.

—Et toi donc, repartit Aurore.

Elles se contemplèrent toutes deux avec une joyeuse admiration.

—Mais ce costume ? reprit Aurore.

—Ma toilette de bal, ma toute belle, repartit dona Cruz avec un petit air suffisant ; t'y connais-tu ? te semble-t-elle jolie ?

—Charmante : répondit Aurore.

Elle écarta le domino pour voir la jupe et le corsage.

— Charmante : répéta-t-elle ; c'est d'une richesse ; je parie que je devine. Tu joues la comédie ici, ma petite Flor?

- Fi donc ! s'écria dona Cruz, moi jouer la comédie. Je vais au bal, voilà tout.

– A quel bal ?

– Il n'y a qu'un bal ce soir.

– Au bal du régent ?

—Mon Dieu ! oui, au bal du régent, ma toute belle ; on m'attend au Palais-Royal pour être présentée à Son Altesse Royale par la princesse Palatine, sa mère, tout simplement, bonne petite.

Aurore ouvrit de grands yeux.

—Cela t'étonne ? reprit dona Cruz en repoussant du pied la queue de sa robe de cour ; pourquoi cela t'étonne-t-il ? Mais, au fait, cela m'étonne bien moi-même. Des histoires, vois-tu, ma mignonne, il y a des histoires. Les histoires pleuvent, je te conterai tout cela.

—Mais comment as-tu trouvé ma demeure ? demanda Aurore.

—Je la savais. J'avais permission te voir : car, moi aussi, j'ai un maitre.

– Moi, je n'ai pas de maître, interrompit Aurore avec un mouvement de fierté.

- Un esclave, si tu veux, un esclave qui commande. Je devais venir demain matin ; mais je me suis dit : "Comme j'irais bien faire une visite à ma petite Aurore."

– Tu m'aimes donc toujours ?

– A la folie. Mais laisse-moi te conter ma première histoire ; après celle-ci, une autre. Je te dis qu'il en pleut. Il s'agissait, moi qui n'ai pas encore mis le pied dehors depuis mon arrivée, il s'agissait de trouver ma route dans ce grand Paris inconnu, depuis l'église Saint-Magloire jusqu'ici.

—L'église Saint-Magloire, interrompit Aurore, tu demeures de ce côté ?

- Oui, j'ai ma cage comme tu as la tienne, gentil oiseau. Seulement la mienne est plus jolie, Mon Lagardère, à moi, fait mieux les choses.

Chut ! fit Aurore en mettant un doigt sur sa bouche.

– Bien ! bien ! je vois que nous habitons toujours le pays des mystères. J'étais donc assez embarrassée, lorsque j'entends gratter à ma porte. On entre avant que j'aie pu aller ouvrir. C'était un petit homme tout noir, tout laid, tout contrefait. Il me salue jusqu'à terre, je lui rends son salut sans rire, et je prétends que c'est un beau trait. Il me dit : "Si mademoiselle veut bien me suivre, je la conduirai où elle souhaite aller..."

—Un bossu ? dit Aurore, qui rêvait.

—Oui, un bossu. C'est toi qui l'as envoyé ?

—Non, pas moi.

– Tu le connais ?

– Je ne lui ai jamais parlé.

—Ma foi, je n'avais pas prononcé une parole qui pût apprendre à âme qui vive que je voulais avancer ma visite projetée pour demain matin. Je suis fâchée que tu connaisse ce gnome, j'aurais aimé à le regarder jusqu'au bout comme un être surnaturel. Du reste, faut bien qu'il soit un peu sorcier pour avoir trompé la surveillance de mes argus. Sans vanité, vois-tu, ma toute belle, je suis autrement gardée que toi. Tu sais que je suis brave ; la proposition du petit homme noir chatouille ma manie d'aventures ; je l'accepte sans hésiter. Il me fait un second salut plus respectueux que le premier, ouvre une petite porte à moi inconnue, dans ma propre chambre, conçois-tu cela ? Puis il me fait passer par des couloirs que je ne soupçonnais absolument pas. Nous sortons sans être vus, un carosse stationnait dans la rue, il me donne la main pour y monter ; dans le carosse, il est d'une convenance parfaite. Nous descendons tous deux à ta porte : le carosse repart au galop, je monte les degrés, et quand je me retourne pour le remercier, personne.

Aurore écoutait toute rêveuse.

- C'est lui, murmura-t-elle. ce doit être lui.

—Que dis-tu ? fit dona Cruz.

– Rien... mais sous quel prétexte vas-tu être présentée au régent, Flor, ma gitanita ?

Dona Cruz se pinça les lèvres.

—Ma bonne petite, répondit-elle en s'installant dans une bergère, il n'y a pas ici plus de gitana que dans le creux de la main ; il n'y a jamais eu de gitana, c'est une chimère, une illusion, un mensonge, un songe. Nous sommes la noble fille d'une princesse, tout uniment.

—Toi ? fit Aurore stupéfaite.

—Eh bien, qui donc, répondit dona Cruz, à moins que ce ne soit toi ? Vois-tu, chère belle, les bohémiens n'en font jamais d'autres. Ils s'introduisent dans les palais par le tuyau des cheminées, à l'heure où le feu est éteint, ils s'emparent de quelques objets de prix, et ne manquent jamais d'emporter avec eux le berceau où dort la jeune héritière. Je suis l'héritière volée par les bohémiens... la plus riche héritière de l'Europe à ce que je me suis laissé dire.

On ne savait si elle raillait ou si elle parlait sérieusement. Peut-être ne le savait-elle point elle-même. La volubilité de son débit mettait de belles couleurs à ses joues un peu brunes. Ses yeux, plus noirs que le jais, pétillaient d'intelligence et de hardiesse. Aurore écoutait bouche béante. Son charmant visage peignait la naïveté crédule, et le plaisir qu'elle éprouvait du bonheur de sa petite amie se lisait franchement dans ses beaux yeux.

—Charmant ! fit-elle. Et comment te nommes-tu, Flor ?

Dona Cruz disposa les larges plis de sa robe et répondit noblement :

—Mademoiselle de Nevers.

—Nevers ! s'écria Aurore ! un des plus grands noms de France !

—Hélas ! oui, ma bonne. Il parait que nous sommes un peu cousins de Sa Majesté.

—Mais comment ?...

—Ah ! comment ? comment ? s'écria dona Cruz quittant tout à coup ses grands airs pour revenir à sa gaieté folle qui lui allait bien mieux, voilà ce que je ne sais pas. On ne m'a pas encore fait l'honneur de m'apprendre ma généalogie. Quand j'interroge, on me dit : " Chut !..." Il paraît que j'ai des ennemis. Toute grandeur, ma petite, appelle la jalousie. Je ne sais rien ; cela m'est égal ; je me laisse faire avec une tranquillité parfaite.

Aurore, qui semblait réfléchir depuis quelques minutes, l'interrompit et dit tout à coup :

—Flor, si j'en savais plus long que toi sur ta propre histoire ?

—Ma foi, ma petite Aurore, cela ne m'étonnerait pas ; rien ne m'étonne plus ; mais, si tu sais mon histoire, garde-la pour toi ; mon tuteur doit me la dire cette nuit en détail, mon tuteur et mon ami, M. le prince de Gonzague.

—Gonzague ! répéta Aurore en tressaillant.

—Qu'as-tu ? fit dona Cruz.

—Tu as dit Gonzague ?

—J'ai dit Gonzague, le prince de Gonazgue, celui qui défend mes droits, le mari de la duchesse de Nevers, ma mère.

—Ah ! fit Aurore, ce Gonzague est le mari de la duchesse ?

Elle se souvenait de sa visite aux ruines de Caylus. Le drame nocturne se dressait devant elle. Les personnages inconnus hier avaient des noms aujourd'hui.

L'enfant dont avait parlé la cabaretière de Tarrides, l'enfant qui dormait pendant la terrible bataille, c'était Flor.

Mais l'assassin ?...

—A quoi penses-tu ? demanda dona Cruz.

—Je pense à ce nom de Gonzague, répondit Aurore.

—Pourquoi ?

—Avant de le dire, je veux savoir si tu l'aimes.

—Modérément, répliqua Dona Cruz ; j'aurais pu l'aimer, mais il n'a pas voulu.

Aurore garda le silence.

—Voyons, parle ! s'écria l'ancienne gitana, dont le pied frappa le plancher avec impatience.

—Si tu l'aimais... voulut dire Aurore.

—Parle, te dis-je !

—Puisqu'il est ton tuteur, le mari de ta mère...

—Caramba ! jura franchement la soi-disant Mlle de Nevers, faut-il donc tout te dire ? Je l'ai vue, ma mère ! Je la respecte beaucoup, il y a plus, je l'aime, car elle a bien souffert, mais, à sa vue, mon cœur n'a pas battu, mes bras ne se sont pas ouverts malgré moi. Ah ! vois-tu, Aurore, interrompit-elle dans un véritable élan de passion, il me semble qu'on doit se mourir de joie quand on est en face de sa mère.

—Cela me semble aussi, dit Aurore.

—Eh bien, je suis restée froide, trop froide. Parle, s'il s'agit de Gonzague, et ne crains rien ; ne crains rien, et parle, quand même il s'agirait de Mme de Nevers.

—Il ne s'agit que de Gonzague, repartit Aurore. Ce nom de Gonzague est, dans mes souvenirs, mêlé à toutes mes terreurs d'enfant, à toutes mes angoisses de jeune fille. La première fois que mon ami Henri joua sa vie pour me sauver, j'entendis prononcer ce nom de Gonzague ; je l'entendis encore cette fois où nous fûmes attaqués dans une ferme des environs de Pampelune. Cette nuit où tu te servis de ton charme pour endormir mes gardiens dans la tente du chef des gitanos, ce nom de Gonzague vint pour la troisième fois frapper mes oreilles. A Madrid, encore Gonzague ; au château de Caylus, Gonzague encore !

Dona Cruz réfléchissait à son tour.

—Don Luiz, ton beau Cincelador, t'a-t-il dit parfois que tu étais la fille d'une grande dame? demanda-t-elle brusquement.

(Suite à la 6ième page)

Le Courrier de l'Ouest

Edmonton, Alberta,

Jeudi, 15 Mars 1906

LES NOUVEAUX SENATEURS

Comme nous le faisions prévoir dans notre dernier numéro les sénateurs pour la province d'Alberta et Saskatchewan viennent d'être nommés

Ce sont les Honorables Dr DeVeber, Dr P. Roy et Peter Talbot.

Sir Wilfrid Laurier reconnaissant le bien fondé de la requête des Canadiens Français a elevé l'Honorable Dr P. Roy à la dignité de Sénateur. En faisant cela l'Hon. Premier Ministre n'a fait que suivre la ligne politique tracée par le gouvernement impérial qui a reconnu depuis longtemps les droits à la vie politique, des Canadiens Français.

Nous ne devons pas moins l'en remercier et lui témoigner à l'occasion toute notre reconnaissance pour son choix judicieux.

HON. Dr P. ROY.

Né en 1868 à St François de Montmagny, Province de Québec, l'Hon. Dr Roy fit ses études au Collège de St Anne de Lapocatière, puis à l'Université Laval à Québec où il obtint le grade de Docteur en Médecine. Après un assez long séjour à Paris où il se perfectionna dans l'étude des maladies des yeux pour prendre le titre de Spécialiste, il revint au Canada.

En 1898, il se fixa à Edmonton qu'il n'a pas quitté depuis.

Il épousa t en 1900 Mademoiselle Helen Young, fille de Harrison Young, Inspecteur des Pêcheries d'Edmonton, et petite fille de l'Hon. John Young, autrefois Ministre des Travaux Publics dans le gouvernement McKenzie.

L'Hon. P. Roy fut toujours mêlé aux luttes politiques de la Province, il se signala à l'attention par la droiture de son caractère, la sureté de son jugement et sa connaissance parfaite des choses politiques.

Il prit une part plus active encore dans la lutte de 1905, et en fondant LE COURRIER DE L'OUEST, il contribua pour une large part à la victoire complète et définitive du parti libéral dans l'Alberta.

Il était donc le candidat tout désigné, pour soutenir dignement à la Haute Assemblée les droits et prérogatives des Canadiens de langue française.

En le choisissant l'Hon. Premier Ministre a ratifié le choix fait par les Canadiens Français si nombreux dans l'Alberta-Nord. Qu'il reçoive au nom de tous, nos sincères remerciements.

Nous prions l'Honorable Dr Roy d'accepter nos félicitations en même temps que l'hommage de notre profonde confiance.

HON. Dr DEVEBER

est né à St Jean, N. B., en 1849. Il reçut son éducation au King's College de Windsor, N. E. Il fit ses études médicales à l'Université "Pensylvania," à Londres, Ang. Comme médecin, il pratiqua à St Jean, N.B., de 1873 à 1881. En 1882, il s'enrôla dans la police montée du Nord-Ouest. Son engagement finit en 1885, alors il pratiqua à McLeod, Alta., jusqu'en 1891. A cette date il transporta son bureau à Lethbridge. Il fut élu par acclamation pour la division McLeod en 1898 et réélu en 1902: Il fut choisi pour faire partie du cabinet provincial, lors de l'érection de la province d'Alberta.

HON. PETER TALBOT

ex-député aux Communes, naquit en 1854 à Eramosa, Ont. Il reçut son éducation à l'Académie Rockwood et à l'Ecole Normale d'Ottawa. Il épousa en 1879, Mademoiselle Clara Card, de Guelph, Ont.

Mr Talbot fut principal de l'Ecole Modèle de Cornwall, de 1883 à 1890. De 1890 à 1892 il fut principal de l'Ecole publique de MacLeod, Alta.

Depuis cette date, Mr Talbot a demeuré à Lacombe, où il possède une belle ferme. En 1892 il fut élu député à l'Assemblée Législative des Territoires pour le district de Lacombe, et en 1904, il entra à la Chambre des Communes comme député de Strathcona.

CORRESPONDANCE MANITOBAINE.

Winnipeg, 11 mars—La législature du Manitoba, maintenant en session, a spécialement intéressé nos compatriotes cette année en raison de la part brillante que nos représentants ont prise dans les débats.

L'opposition libérale n'est pas forte numériquement, elle ne compte que six membres ; mais l'hon. Thos Greenway, avant son arrivée au pouvoir, ne comptait que quatre députés autour de lui. Je crois qu'on peut poser en principe que ce n'est pas le nombre des députés qui siègent sur les banquettes de l'opposition qui fait la faiblesse d'un gouvernement. Un gouvernement qui a une petite majorité marche souvent plus sûrement que celui qui se croît toujours certain d'écraser ses adversaires par le vote. L'opposition ne peut que critiquer ; c'est le gouvernement lui-même qui se discrédite par ses actes.

C'est précisément ce qui arrive en ce moment pour l'administration Roblin, Notre premier ministre qui, il n'y a que quelques mois, se flattait de dominer la polique des provinces de l'Ouest a été, durant la présente session, acculé au pied du mur, et il met maintenant toutes ses espérances dans un appel contre le pouvoir fédéral, qu'il accuse de ne pas lui livrer les terres publiques qui reviennent à la province.

Dès le début de la session, M. de Lagimodière, le député da Laverendrye, a jeté une bombe dans le camp ministériel, en révélant la vente par le gouvernement Roblin d'un lopin de terre, situé sur les deux bords de la rivière Winnipeg à un endroit où il existe un excellent pouvoir hydraulique, au prix de $2.86 l'acre. L'acquéreur était un concierge du gouvernement qui gagne $7.00. Avant même que le gouvernement eut été payé au prix convenu, le terrain était revendu $10 l'acre ce qui donnait aux entremetteurs un bénéfice net d'environ $50,000. On peut croire que ce n'est pas l'humble concierge qui a fait fortune. On s'est servi de lui pour tirer les marrons du feu.

De la même façon on a aliéné le domaine public par blocs de 1,000 à 60,000 acres, à des prix dérisoires pour le bénéfice de favoris politiques. Ayant ainsi fait rentrer dans le trésor des sommes considérables, bien qu'elles ne représentent pas le dixième de la valeur des terres vendues, le gouvernement Roblin crie au surplus.

M. Horace Chevrier, le jeune et brillant député de St. Boniface, a démasqué ce jeu lors de la discussion sur le budjet dans un discours que le *Free Press* a cru devoir publier *in extenso*, honneur assez rare, car on sait que les grands journaux anglais sont avares de leur espace. Chiffres en main, M. Chevrier a démontré qu'en ne tenant compte des dépenses ordinaires et des recettes légitimement attribuables au revenu, le gouvernement Roblin a accumulé un déficit d'au delà de $400,000, depuis qu'il est au pouvoir, ce qui, continué pendant un certain nombre d'années doit inévitablement amener la banqueroute.

M. Chevrier est aujourd'hui le critique financier attitré de l'opposition ; mais son attention s'étend à tous les sujets. Il a l'honneur d'être peut-être le député le plus détesté des ministres dont il dérange continuellement les plans ; mais il s'en console facilement, car il n'y a pas d'homme plus estimé dans son propre partie.

Plus déplorable et plus dangereuse encore peut-être que l'administration financière du gouvernement Roblin, la manière dont il joue avec les préjugés de race et de religion dans l'espoir de décrocher quelques votes. Pour atteindre leur but les ministres semblent s'être partagé la tâche. M. Roblin qui n'eut pas le courage de voter sur la motion des députés français affirmant les droits des catholiques, en 1890, ne s'en est pas moins posé depuis ce temps comme l'ami des catholiques et on a bien voulu le croire en certain lieu. Durant ce temps-là ses collègues, MM. Rogers et Campbell, s'entendaient pour attiser le fanatisme orangiste en révélant le célèbre complot entre Mgr Sbaretti et Sir Wilfrid Laurier pour reduire le Manitoba.

Or, nous avons eu cette semaine, à Winnipeg, une grande réunion des Orangistes de la province. A cette occasion, leur organe, le *Western Banner*, publiait un article dans lequel on accusait M. Roblin de manquer de zèle pour les bons principes. Le premier ministre évidemment, n'a pas voulu laisser subsister l'erreur. Ses cabaleurs se mirent à l'œuvre et ils n'eurent pas de peine à convaincre leurs frères que le gouvernement était bel et bien à leur disposition. Enfin la grande loge a passé des résolutions exprimant la plus entière confiance en M. Roblin et ses collègues. Elle avait sans doute de bonnes raisons pour le faire. Mais il est permis de demander aux partisans catholiques de M. Roblin :

"Que pensez-vous de ce vote de confiance donné par les Orangistes à votre chef ?"

On sait de quel bois se sont chauffés les Orangistes dans les dernières luttes et leur approbation du gouvernement Roblin a une signification qui ne saurait échapper à personne.

Du reste, la seule politique de concentration des écoles, que le gouvernement prêche depuis quelque temps est un coup porté aux petites écoles françaises et catholiques, un gage donné à l'Orangisme. On ne saurait l'ignorer.

Du temps de Sir John Macdonald il existait une alliance entre l'orangisme et le parti conservateur ; mais Sir John était un homme d'Etat qui savait, au besoin. imposer silence à ses frères trop turbulents. Aujourd'hui, il n'y a plus d'alliance, c'est l'Orangisme qui est tout le parti conservateur. Comme disent nos voisins américains : "Ce n'est plus le chien qui agite sa queue ; c'est la queue qui agite le chien."

Il faudra bientôt donner à ces sectaires, dans le Manitoba, la même leçon qu'ils ont reçu dans l'Alberta, dans la Saskatchewan et dans les élections partielles.

※ ※ ※

On a commencé à amener sur place les matériaux qui devront servir à la construction de la nouvelle cathédrale de St. Boniface. Ce sera un superbe monument religieux, qui coûtera dans les $300,000. L'ancienne cathédrale, construite par Mgr Taché, en 1860, était devenue tout-à-fait insuffisante pour recevoir le nombre grandissant des fidèles.

※ ※ ※

On a appris ici avec un extrême plaisir la nomination du Dr. Philippe Roy comme sénateur. Il ne nous était pas inconnu, et nous savons qu'il n'a reçu que la récompense dûe à son mérite. Maintenant que nous avons un sénateur et un lieutenant-gouverneur de notre nationalité dans les nouvelles provinces, les braillards intéressés de l'*Evènement* trouveront peut-être que Sir Wilfrid Laurier pense quelquefois aux siens !

Mais non ! ce serait trop attendre de leur partisanerie aveugle.

XXX.

Le Journal des Débats de la Chambre

La session fédérale vient de s'ouvrir.

POUR LE PEUPLE

L'Avenir du Nord 1 *Mars 1906*

A ce propos, il nous vient une idée que nous émettons immédiatement, la croyant utile et profitable à toute le public.

Est-il besoin de dire que les travaux et les discours des députés canadiens intéressent vivement le monde des électeurs ? Bien plus, n'est-il pas du devoir de tout bon citoyen, soucieux de voir son pays bien gouverné et son comté avantageusement représenté aux Communes, de prendre connaissance des questions débattues à la Chambre des députés, de savoir quelles opinions ont été émises sur telle grave question par les membres du gouvernement. quelle attitude les partis politiques ont prise en telle ou telle occasion ?

Or, il n'y a qu'un moyen d'etre renseigné d'une maniere officielle et certaine sur les faits et gestes de nos représentants à la Chambre, c'est de lire le journal des débats communément, appelé *Hansard*, et où tous les discours et les procédures de la Chambre sont textuellement et fidèlement rapportés.

Mais comment rendre cette lecture aisée à la masse du peuple et même seulement à tous les hommes instruits de chaque localité ?

Le gouvernement devrait adresser le journal des débats à tous les citoyens, nous direz-vous.

Nous vous prions de remarquer que, outre que ce service gratuit ou quasi-gratuit serait dispendieux à l'excés, il y aurait de plus le grand inconvénient des déplacements qui causeraient des changements d'adresse sans nombre et impossibles a contrôler.

Il existe une autre méthode beaucoup plus pratique que le gouvernement devrait adopter, à notre avis.

Pourquoi deux ou trois exemplaires du *Hansard* ne seraient-il pas adressés à chaque bureau de poste du pays, avec l'instruction de placer ce journal à la portée de ceux qui voudront le lire et le consulter !

Le bureau de poste, c'est la maison de l'Etat où tout le public a accès.

Que l on y mette sous les yeux des citoyens le Journal des Débats de la Chambre, afin que les discours et les votes de nos lègislateurs soient officiellement connus de ceux qui ont le droit d'en être instruits et le devoir de s'en rendre compte.

Nous ne ferons pas à nos gouvernants l'injure de croire qu'ils craignent la publicité et qu'ils préfèrent tenir dans l'ombre et leurs paroles et leurs votes.

Non, nous sommes persuadés, au contraire, que les députés seraient heureux de mettre à la portée du public, et surtout de leurs électeurs, le texte même de leurs discours.

La presse adversaire est d'ordinaire si habile pour faire dire à un homme le contraire de ce qu'il a dit.

Nous croyons qu'il est d'une souveraine importance de mettre le peuple à même de se renseigner d'une façon indiscutable sur les paroles et les actions de la députation.

Que de fois nous avons vu de fausses idées se répandre dans le public ; faire surgir des discussions, faire naître des opinions erronnées, qu'il nous aurait été si facile de redresser si nous avions eu sous la main le texte officiel des débats parlementaires.

D'ailleurs, quelle objection peut-on élever contre le projet que nous proposons ? Nous en cherchons sans en pouvoir trouver.

Une chose certaine, c'est que le jour où chaque bureau de poste recevra, pour le public, le Journal des Débats, nous verrons entrer dans nos mœurs la très désirable coutume de lire le compte-rendu officiel des travaux de la Chambre.

Nous ne prétendons pas que tous les discours seront lu par tout le monde. Non, certes. Mais nous disons que plusieurs discours seront lus par plusieurs citoyens désireux de se renseigner très exactement sur telle ou telle question.

Et, chose importante, nous pourrons tous nous rendre compte du vote de nos représentants.

A quand l'innovation d'un exemplaire populaire du *Hansard* dans tous les bureaux de poste du Canada ?

LE FRANC.

La Session à Regina

Le premier ministre, l'Hon. Walter Scott, a annoncé, lundi, que la première session de la première assemblée législative de la province de Saskatchewan s'ouvrira jeudi le 29 mars.

Peace River.

Une dépêche d'Athabasca Landing annonce que l'élection de Peace River à la législatnre d'Alberta rendue nécessaire par l'irrégularité de la première a eu lieu dernièrement et que M. J. Brick, libéral, a été élu par 92 voix de majorité,

Cartes Professionnelles

L. Dubuc, M. A., A. Dubuc, B. A.
Omer St Germain.

DUBUC & DUBUC

AVOCATS et NOTAIRES

Avocats, Solliciteurs, Avoués, Notaires, etc., pour les provinces d'Alberta, Saskatchewan, Manitoba et Québec.

Boite de Poste 543, Téléphone 287
Bureaux :

Au-dessus de la Banque Imperiale

ARGENT à prêter et à placer, fonds privés et de compagnies.

Dr P. ROY,

MEDECIN - CHIRURGIEN
Elève des Hopitaux de Paris et New-York.

Spécialités : Maladies des yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge. Examen des yeux pour choix de Lunettes.

Heures de Consultation :
2 p. m. à 5 p. m.

Téléphones : Bureau 86, Résidence 188

Dr D. FERRIS,

MEDECIN et CHIRURGIEN

Bureau : McLeod Block.
Résidence : Coin de la 5me Rue et de l'Avenue Peace
Téléphone 134 et 193

Dr A. BLAIS,

MEDECIN et CHIRURGIEN
Ancien Interne de l'Hopital Péan, Paris

Bureau : Heiminck Block, **Tel. 174**
Résidence : 6me Rue Ouest près de la rue Main, **Tel. 181**
Consultation ; De 11 à 12 a.m.
Et de 2 à 5 p.m.

Dr GIROUX

MEDECIN ET CHIRURGIEN

ST. ALBERT, ALTA.

TAYLOR, BOYLE & GARIEPY

PROCUREURS, AVOCATS, NOTAIRES, AVOUÉS, ETC.

Solliciteurs pour la "Canadian Bank of Commerce," la " Sun and Hastings Loan and Saving Co.," la "Great West Life Assurance Co.," la " Standard Loan Co., " "l'Union Trust, " la " Dominion Life Assurance Co.," la " Imperial Life Assurance Co." " Brandstreet's Co. " " International Mercantile Agency. " " International Harvester Co."

ARGENT A PRETER

H. C. Taylor, M. A. L.L.B.
J. R. Boyle. M. P. P.
Wilfrid Gariepy, B.A., B.C.L.

Bureaux : Bloc Gariepy & Lessard
Edmonton, Alta., Canada.
Boite de Poste " A " Téléphone 25
Adresse télégraphique " Taboga "

SHORT, CROSS, BIGGAR & EWING

Avocats, Notaires, Etc.
Bureau Cameron Block, Edmonton, Alta.
Argent à prêter
Procureurs pour la Banque des Marchands du Canada, et pour la Banque Union.
Wm. Short, C. W. Cross
O. M. Biggar, A. F. Ewing

NOEL, NOEL & CORMACK,

Avocats, Notaires, Etc.
EDMONTON, Alta, DAWSON, Y.T.
BUREAU A EDMONTON, BLOC POTTER & McDOUGALL, Coin des rues Jasper et McDougall

---

R. W. Cautley, D. L. S. R. H. Cautley, D. L. S
J. L. Coté, D. L. S.

CAUTLEY, COTÉ & CAUTLEY

Arpenteurs & ingénieurs civils
EDMONTON
Bureau : Sandison Block Boite Postale 6

Dr R. H. TILL

DENTISTE
Edmonton
Bureau au-dessus du magasin de J. I. Mills

BECK, EMERY & NEWELL,

Avocats, Notaires, Etc.
N. D. Beck, Administrateur public,
E.C.Emery, C.F.Newell, S.E.Bolton
Bureau en haut de la Banque Imperiale
Edmonton, Alta.

VENTE A L'ENCAN

70 têtes de jeunes animaux et tout le matériel de ferme.

Ayant reçu les instructions de **H. Vézina**, nous vendrons aux enchères publiques, sur la demi section nord de la section 18-51-23, située à 1½ mile au nord de " **l'Halfway hotel,** " c'est-à-dire **de la route du Fort Saskatchewan,**

Le Vendredi, 30, Mars.

à 1 heure de l'après midi.

Les Animaux et Objets suivants :

1 Etalon noir de 6 ans, pesant 1,500 lbs.	1 set de Herses à Disques
1 Cheval de selle	1 set de Herses en fer
25 Vaches prêtes à vêler	1 Charrue à casser
14 Bœufs de 2 et 3 ans	1 " Gang Plow "
7 Taures de 2 ans, prêtes à vêler	1 set de Sleighs
19 Veaux de l'année	2 Wagons
1 Taureau " Durham " enrégistré	1 Démocrate
1 Taureau " Galloway "	1 Buggy ouvert
1 Moisonneuse McCormick	1 set d'Harnais de travail
1 Moulin à foin et 1 Râteau	1 set d'Harnais léger double
1 Semeuse Massey-Harris à 10 souliers	1 Harnais léger simple.

Conditions de vente : $20.00 et au-dessous comptant, au demi de cette somme, huit mois de crédit en donnant caution et en payant 8 p. c. d'intérêts.

Il sera fait un escompte de 5 p. c. sur les paiements au comptant.

ROBERTSON & GOUIN, Encanteurs

J. B. Lubbock

Entrepreneur de
Pompes Funèbres

Telephone 223 **3 Portes Voisines du " Empire Blok "**

La Troupe de
JIMMY FAX
sera à Edmonton pour le lundi de Paques.

KELLY & BEALS

Marchands d'Instruments Agricoles.
Machineries,
Peintures, etc.

Edmonton Alta.

Dr O. F. Strong

DENTISTE
EDMONTON, ALTA.

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

TOUTE section paire des terres federales dans les provinces du Manitoba, ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non reservee, peut etre inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme age de plus de 18 ans, pour l'etendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut etre faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est situee, ou, si le homesteader le desire, il peut, sur demande au ministre de l'Interieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou a l'agent local etre autorise a faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est oblige de remplir les conditions requises d'apres l'un des systemes ci-dessous :

(1) Une residence de six mois au moins et la culture de la terre chaque annee, pendant trois ans.

(2) Si le pere (ou la mere, si le pere est decede) du homesteader reside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le pere ou la mere.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possedee par lui dans le voisinage de son homestead la condition de residence sera remplie par le fait de sa residence sur la dite terre.

Un avis de six mois par ecrit devra etre donne au Commissaire des teres federales a Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Interieur.

Lee & Marshall

Matelas, Tapis, Prélarts, Linoléum, Posage de Tapis et Prélarts
PREMIERE RUE, près de McDougall & Secord, EDMONTON

BOITE POSTALE No. 524

A. MICHAUD,

Ingénieur Civil, Diplome de l'Ecole Polytechnique Montréal, Arpenteur Fédéral et Provincial pour Québec.

Bureau, Bloc McLeod, AVENUE JASPER
EDMONTON

Tabac à chiquer
En palettes

PAY ROLL

10 cts.

RAZOIRS, CISEAUX, COUTEAUX, Le plus bel asortiment à Edmonton de Razoirs, **RAZOIRS de SURETE** (Safety Razors) le "Guillette," le "Comfort," le " Rapide." CISEAUX pour barbiers, tailleurs, TONDEUSES, BROSSES A BARBE, Etc.

Réné Lemarchand,

Deggendorfer Block, entre Revillon Freres & Hudson Bay Co.
Agent à Edmonton pour la Compagnie Transatlantique, Ligne française de New-York au Havre.
AVENUE JASPER En face de la Baie d'Hudson.
Boite aux lettre 596 **Téléphone 302**

DICKSON & Co.

Courtiers d'Immeubles

Terrains à vendre, de $100. à $30,000. Plusieurs jolies propriétés de la partie Est de la ville.
Venez voir la carte que nous avons au bureau. Elle donne plus d'informations qu'une journée de recherches.

Bureaux : Vis-à-vis la Banque Union

Téléphone 299 **Boite Postale 414**

Edmonton Real.. Estate Company

A. York & Son **F. L. O'Coffey**

Bureaux, Bloc Heiminck

Seuls Agents pour le " NORWOOD ESTATE "
Terrains à batir de $80. à $150. chaque

Conditions : $10.00 comptant, balance, $5.00 par mois, pour chaque terrain, sans intérêt. Tous ces terrains sont dans les limites de la ville

$500,000.00

Nous avons aussi pour $500,000.00, de nos propriétés, comprenant des terrains sur la rue Principale (Ave. Jasper), des lots pour résidences, et des maisons dans toutes les parties de la ville. Fermes en exploitation, ou non.
Nous vous invitons cordialement à venir nous voir ou à nous écrire.

Référence, Banque Impériale du Canada

Edmonton **Alberta**

Culture et Elevage

Pour se rendre compte de la valeur de chaque vache laitière, il n'y a qu'un moyen : c'est de peser le lait produit et d'en faire l'épreuve au point de vue de la richesse en matière grasse.

Il y a encore un trop grand nombre de cultivateurs qui ne sont pas assez difficiles sur le choix de leurs grains et graines de semence ; ils se donnent cependant beaucoup de mal pour préparer et engraisser leurs terres, mais lorsque tout est prêt pour les semailles, ils n'ont à confier au sol qu'une graine de qualité douteuse, mal triée et ne pouvant donner qu'une mauvaise récolte.

Seules les bonnes graines peuvent promettre une récolte payante.

Une industrie trop négligée au Canada c'est la Vannerie, ou fabrication d'articles en osier. En Europe cette industrie est bien organisée et les aspirants vanniers trouvent dans des écoles spéciales le moyen d'étudier tout ce qui concerne leur profession. Il y a à présent plusieurs écoles de vannerie en Autriche, en Allemagne, en Belgique. L'école pratique de vannerie qui vient d'être installée en France, à Fayl-Billot (Haute-Marne), dans un centre important pour la culture de l'osiez, comporte trois années d'études; on y apprend spécialement : l'exécution de tous les ouvrages en vannerie (grosse et fine vannerie) : le dessein industriel appliqué à la vannerie ; la culture théorique et pratique de l'osier. Des champs d'expériences cultivés par les éléves sont annexés à l'école.

Dans les pays où l'on veut réellement améliorer l'élevage du bétail, on ne recule pas devant la dépense pour se procurer des animaux réproducteurs de choix. Témoin le fait suivant qui s'est passé tout récemment en Amérique du Sud et qui est mentionné dans le *Journal d'Agriculture*, de Paris :

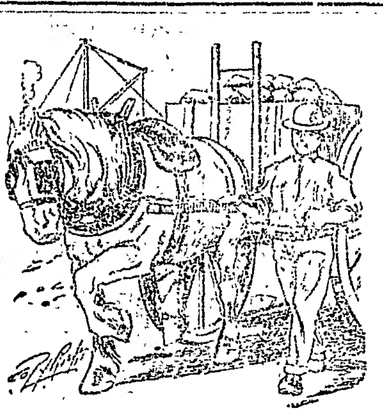
L'exposition annuelle de la Société rurale Argentine, qui s'est tenue dernièrement à Palerino (Bueynos-Ayres), a été suivie, comme chaque année, par une vente aux enclières publiques. Dans cette vente, a été réalisé le record atteint jusqu'ici dans l'Argentine pour le prix des réproducteurs : c'est un taureau durham qui l'a réalisé, *Poliàno*, âgé de deux ans, importé d'Angleterre, très bel animal, de proportions régulières, a été adjugé pour 10,000 pesos ; cela équiv à aut, 3440 livres sterling ou $17,000.

Un des meilleurs éleveurs de bétail d'Angleterre a énoncé, il y a déjà longtemps, deux axiomes concernant l'élevage des veaux, qui devraient servir de régle à tous ceux qui veulent réussir dans cet élevage. Le premier se lit comme suit : L'éleveur ne doit pas connaître la voix de son veau. Le second est ainsi conçu ; Le veau ne doit jamais perdre sa graisse de veau. Etant admis qu'un veau bien nourri ne beugle jamais pour demander à manger et, conséquemment, ne maigri jamais, on comprend fort bien, sans plus d'explication, la portée de ces deux axiomes.

Les Eleveurs Anglais Protestent.

Londres, 8.—Deux cents délégués des associations anglaises d'éleveurs, ont été reçus aujourd'hui par le comte de Carrington, ministres de l'Agriculture. Les délégués ont demandé au Ministre de n'apporter aucune modification à la loi actuellement existante, régissant l'importation du bétail du Canada. Les représentants des éleveurs ne s'opposent pas à ce que les animaux canadiens ne soient pas abattus, à leur entrée en Angleterre, mais ils demandent que les troupeaux anglais soient préservés des maladies contagieuses dont souffrent les bestiaux du Canada.

Le ministre a répondu, sans se compromettre, que le gouvernement est maintenant à même d'étudier la question afin se prononcer en toute connaissance de cause et qu'il comprend pleinement l'importance des intérêts en jeu.



LE BOSSU

—— OU ——

LE PETIT PARISIEN

(Suite de la 3me page),

—Jamais, répondit Aurore, et pourtant je le crois.

—Ma foi, s'écria l'ancienne gitana, je n'aime pas à méditer longtemps, moi, ma petite Aurore. J'ai beaucoup d'idées dans la tête, mais elles sont confuses et ne veulent point sortir. Quant à devenir une grande demoiselle, cela t'irait mieux qu'à moi, c'est mon avis : mais mon avis est aussi qu'il ne faut point se rompre la cervelle à deviner des énigmes. Je suis chrétienne, et cependant j'ai gardé ce bon côté de la foi de nos pères, de mes pères nourriciers : prendre le temps comme il vient, les événements comme ils arrivent, et se consoler de tout en disant : "C'est le sort !" Par exemple, une chose que je ne puis admettre, c'est que M. de Gonzague soit un coureur de grandes routes et un assassin ; il est trop bien élevé pour cela. Je te dirai qu'il y a beaucoup de Gonzague en Italie, beaucoup de vrais, beaucoup de faux ; le tien est sans doute un faux Gonzague. Je te dirai en outre que, si M. le prince de Gonzague était ton persécuteur, maître Louis ne t'aurait pas amenée justement à Paris, où M. le prince de Gonzague fait notoirement sa résidence.

—Aussi, dit Aurore, de quelles précautions nous entoure-t-il ! Défense de sortir, de se montrer, même à la croisée...

—Bah ! fit dona Cruz, il est jaloux ?

—Oh ! Flor ! murmura Aurore avec reproche.

Dona Cruz exécuta une pirouette ; puis elle appela autour de ses lèvres le plus mutin de ses sourires.

—Je ne serai princesse que dans deux heures d'ici fit-elle, je puis encore parler la bouche ouverte. Oui, ton beau ténébreux, ton maître Louis, ton Lagardère, ton chevalier errant, ton roi, ton Dieu, est jaloux. Eh, palsambleu, comme on dit à la cour, n'en vaux-tu pas bien la peine ?

—Flor, Flor, répéta Aurore.

—Jaloux, jaloux, jaloux, ma toute belle. Et ce n'est pas M. de Gonzague qui vous a chassé de Madrid. Ne sais-je pas, moi qui suis un peu sorcière, mademoiselle, que les amoureux mesuraient déjà la hauteur de vos jalousies ?

Aurore devint rouge comme une cerise. Toute sorcière qu'elle était, dona Cruz ne se doutait guère combien son trait avait touché juste. Elle regardait Aurore, qui n'osait plus relever les yeux.

—Tenez, fit-elle en la baisant au front, la voilà rouge d'orgueil et de plaisir. Elle est contente qu'on soit jaloux d'elle. Est-il toujours beau comme un astre ? et fier ? et plus doux qu'un enfant ? Voyons, dites-moi cela ; voici mon oreille, avoue-le tout bas : tu l'aimes.

—Pourquoi tout bas ? fit Aurore en se redressant.

—Tout haut si tu veux.

—Tout haut, en effet : je l'aime.

—A la bonne heure, voilà qui est parlé. Je t'embrasse pour ta franchise. Et, reprit-elle en fixant sur sa compagne le regard perçant de ses grands yeux noirs, tu es heureuse ?

—Assurément.

—Bien heureuse ?

—Puisqu'il est là.

—Parfait, s'écria la gitanita.

Puis elle ajouta, en jetant tout autour d'elle un regard passablement dédaigneux :

"Pobre dicha, dicha dulce."

C'est le proverbe espagnol d'où nos vaudevillistes ont tiré le fameux axiome : "Une chaumière et son cœur." Quand dona Cruz eut tout regardé, elle dit :

—L'amour n'est pas de trop ici. La maison est laide, la rue est noire, les meubles sont affreux. Je sais bien, bonne petite, que tu vas me faire la réponse obligée : "Un palais sans lui..."

—Je vais te faire une autre réponse, interrompit Aurore : Si je voulais un palais, je n'aurais qu'un mot à dire.

—Ah bah.

—C'est ainsi.

—Est-il donc devenu si riche ?

—Je n'ai jamais rien souhaité qu'il ne me l'ait donné aussitôt.

—Au fait, murmura dona Cruz, qui ne riait plus, cet homme là ne ressemble pas aux autres hommes. Il y a en lui quelque chose d'étrange et de supérieur. Je n'ai jamais baissé les yeux que devant lui... Tu ne sais pas, on a beau dire, il y a des magiciens. Je crois que ton Lagardère en est un.

Elle était tout sérieuse.

—Quelle folie, s'écria Aurore.

—J'en ai vu, prononça gravement la gitanita. Je veux en avoir le cœur net. Voyons, souhaite quelque chose en pensant à lui.

Aurore se mit à rire. Dona Cruz s'assit auprès d'elle.

—Pour me faire plaisir, ma petite Aurore, dit-elle avec caresse ; ce n'est pas bien difficile, voyons.

—Est-ce que tu parles sérieusement ? fit Aurore étonnée.

Dona Cruz mit sa bouche tout contre son oreille et murmura ;

—J'aimais quelqu'un, j'étaits folle. Un jour, il a posé sa main sur mon front en me disant : 'Flor, celui-là ne peut pas t'aimer." J'ai été guérie. Tu vois bien qu'il est sorcier.

—Et celui que tu aimais, demanda Aurore toute pâle, qui était-ce ?

La tête de dona Cruz se pencha sur son épaule. Elle ne répondit point.

—C'est lui ! s'écria Aurore avec une indicible terreur ; je suis sûre que c'était lui.

IX

LES TROIS SOUHAITS

Dona Cruz avait les yeux mouillés. Un tremblement fiévreux agitait les membre d'Aurore. Elles étaient belles toutes deux et à la fois jolies. Le rapport de leurs natures se déplaçait en ce moment : la mélancolie douce était pour dona Cruz, d'ordinaire si pétulante et si hardie, un éclair de jalouse passion jaillissait des yeux d'Aurore.

—Toi, ma rivale ! murmura-t-elle.

Dona Cruz l'attira vers elle malgré sa résistance et l'embrassa.

—Il t'aime, dit-elle à voix basse ; il t'aime et n'aimera jamais que toi !

—Mais toi ?

—Moi, je suis guérie, je puis regarder en souriant, sans haine, avec bonheur, votre mutuelle tendresse ; tu vois bien que ton Lagardère est sorcier !

—Ne me trompes-tu point ? fit Aurore.

Dona Cruz mit la main sur son cœur.

—S'il ne fallait que mon sang pour cela, dit-elle le front haut et les yeux ouverts, vous seriez heureux !

Aurore lui jeta les deux bras autour du cou.

—Mais je veux mon épreuve ! s'écria dona Cruz ; ne me refuse pas, ma petite Aurore. Souhaite quelque chose, je t'en prie !

—Je n'ai rien à souhaiter.

—Quoi ! pas un désir ?

—Pas un !

Dona Cruz la fit se lever de force et l'entraîna vers la fenêtre. Le Palais-Royal resplendissait. Sous le péristyle, on voyait couler comme un flot de femmes brillantes et parées.

—Tu n'a pas même envie d'aller au bal du régent ? dit brusquement dona Cruz.

—Moi ! balbutia Aurore, dont le sein batti sous sa robe.

—Ne mens pas !

—Pourquoi mentirais-je ?

—Bon ! qui ne dit mot consent. Tu souhaites d'aller au bal du régent.

Elle frappa dans ses mains en comptant :

—Une !

—Mais, objecta Aurore qui se prêtait en riant aux extravagances de sa compagne, je n'ai rien, ni bijoux, ni robes, ni parures...

—Deux ! fit dona Cruz, qui frappa dans ses mains pour la seconde fois ; tu souhaites des bijoux des robes, des parures ? Et fais bien attention de penser à lui ; sans cela, rien de fait !

A mesure que l'opération marchait, la gitanita devenait plus sérieuse. Ses beaux grands yeux noirs n'avaient plus leur regard assuré. Elle croyait aux diableries, cette ravissante enfant : elle avait peur, mais elle avait désir ; et sa curiosité l'emportait sur ses frayeurs.

—Fais ton troisième souhait, dit-elle en baissant la voix malgré elle.

—Mais je ne veux pas du tout aller au bal ! s'écria Aurore ; cessons ce jeu !

—Comment ! insinua dona Cruz ; si tu étais sûre de l'y rencontrer ?

—Henri ?

—Oui, ton Henri, tendre, galant, et qui te trouverait plus belle sous tes brillants atours.

—Comme cela, fit Aurore en baissant les yeux, je crois que j'irais bien.

—Trois ! s'écria la gitanita, qui frappa bruyamment ses mains l'une contre l'autre.

Elle faillit tomber à la renverse. La porte de la salle basse s'ouvrit avec fracas, et Berrichon, se précipitant essoufflé, s'écria sur le seuil.

—Voilà toutes les fanferlouches et les faridondaines qu'on apporte pour notre demoiselle, qu'il y a dans plus de vingt cartons : des robes, des dentelles, des fleurs. Entrez, vous autres, entrez : c'est ici le logis de M. le chevalier de Lagardère !

—Malheureux ! s'écria Aurore effrayée.

—N'ayez pas peur : on sait ce qu'on fait, répliqua Jean-Marie d'un air suffisant, n'y a plus à se cacher. A bas le mystère ! Nous jetons le masque, saperlotte !

Mais comment dire la surprise de dona Cruz ? Elle avait évoqué le diable, et le diable docile répondait à son appel ; et, certes, il ne s'était point fait attendre. Elle était sceptique un peu, cette belle fille. Tous les sceptiques sont supertitieux.

Dona Cruz, souvenez-vous-en, avait passé son enfance sous la tente des bohémiens errants. C'est là le pays des merveilles. Elle restait bouche béante et les yeux tout ronds ouverts.

Par la porte de la salle basse, cinq où six jeunes filles entrèrent, suivies d'autant d'hommes qui portaient des paquets et des cartons. Dona Cruz se demandait si, dans ces cartons et dans ces paquets, il y avait de vrais atours ou des feuilles sèches. Aurore ne put s'empêcher de sourire en voyant la mine bouleversée de sa compagne.

—Eh bien ? fit-elle.

—Il est sorcier, balbutia la gitanita : je m'en doutais !

—Entrez, messieurs ; entrez mesdemoiselles, criait cependant Berrichon : entrez tout le monde. C'est ici maintenant la maison du bon Dieu. Je vas aller chercher Mme Balahault, qui a si grande envie de voir comment c'est fait chez nous. Je n'ai jamais rien bu de si bon que sa crême d'angélique. Entrez, mesdemoiselles ; entrez, messieurs !

Ces messieurs et ces demoiselles ne ne demandaient pas mieux. Fleuristes, brodeuses et couturières déposèrent leurs cartons sur la grande table qui était au milieu de la salle basse.

Derrière les fournisseurs des deux sexes venait un page qui ne portait point de couleurs. Il marcha droit à Aurore, qu'il salua profondément avant de lui remettre un pli galamment lacé de soie. Il s'inclina de nouveau et sortit.

—Attendez donc au moins la réponse, vous ! fit Berrichon en courant après lui.

Mais le page était au détour de la rue déjà. Berrichon le vit s'aboucher avec un gentilhomme couvert d'un long manteau d'aventures. Berrichon ne connaissait point ce gentilhomme. Le gentilhomme demanda au page :

—Est-ce fait ?

Et sur sa réponse affirmative, il ajouta :

—Où as-tu laissé nos hommes ?

—Ici près, rue Pierre-Lescot.

—La litière y est ?

—Il y a deux litières.

—Pourquoi cela ? demanda le gentilhomme étonné.

INDICATEUR

Ville d'Edmonton

MAIRE : Chas. May.

CONSEILLERS : J. R. Boyle, R. Manson, T. Bellamy, J. H. Picard, Latta, W. A. Griesbach, R. Mays, Smith.

COMMISSAIRES DE LA CITÉ : Geo. Kinnaird, H. Hargreaves, Chas May.

SECRETAIRE-TRÉSORIER : Geo. Kinnaird

CHEF DE POLICE : Sergent Evans

CHEF DU DÉPARTEMENT DU FEU : John Wilson

CHEF DU BUREAU MÉDICAL : Dr Braithwaite

MAITRE DE POSTE : Alex. Taylor

REGISTRAIRE DES NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS : St George Jellett

MAGISTRATS : J. S. Cowan, Dr C. H. Stuart Wade

SOUS-PERCEPTEUR DU REVENUE DE L'INTÉRIEUR : Frank Osborne

District

MEMBRE DU SÉNAT ; Hon. Dr P. Roy.

DÉPUTÉ AUX COMMUNES DU CANADA L'Hon. Frank Oliver.

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉ LÉGISLATIVE L'Hon, C. W. Cross

COUR SUPRÊME D'ALBERTA, JUGE EN CHEF ; L'Hon. Arthur Sifton

JUGE RÉSIDENT, , L'Hon. Juge Scott

SOUS-GREFFIER, Alex. Taylor

SOUS-SHÉRIF, W. S. Robertson

SOUS-AGENT DES TERRES DU DOMINION : A. Harrison

RÉGISTRATEUR : George Roy

CORONER : Dr Braithwaite

OBSERVATEUR MÉTÉOROLOGIQUE : H. Young

GOUVERNEMENT PROVINCIAL

LIEUTENANT-Gouverneur : Hon. M. Bulyea

PREMIER MINISTRE ET PRÉSIDENT : DU CONSEIL EXÉCUTIF : L'Hon. A. C. Rutherford

PROCUREUR-GÉNÉRAL ; L'Hon. C. W. Cross

SECRÉTAIRE PROVINCIAL : L'Hon. W. Th. Finlay

TRESORIER PROVINCIAL : L'Hon. A C. Rutherford

MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : L'Hon. W. H. Cushing

MINISTRE DE L'AGRICULTURE : L'Hon W. Th. Finlay

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; L'Hon. A. C. Rutherford

SOUS-MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : John Stocks

SOUS-MINISTRE DE L'AGRICULTURE : George Harcourt

ASSISTANT-PROCUREUR-GÉNÉRAL : Woods

SOUS-TRESORIER PROVINCIAL (par interim) : J- T. Mutrie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL (par interim) : Geo. Harcourt

SOUS-MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; D. S. MacKenzie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL : H. W. Hunsfield Riley

AUDITEUR PROVINCIAL ; E. W. Burley

REGISTRAIRE DES MARQUES DE ; COMMERCE : J. R. C. Honeyman

ASSEMBLEE LEGISLATIVE

ORATEUR : sera nommé à l'ouverture de la première session.

COLLÈGES ELECTORAUX	DÉPUTÉS
Athabaska	F. Bredin
Banff	C. W. Fisher
Calgary	W. H. Cushing
Cardston	J. W. Woolf
Edmonton	C. W. Cross
Eturgeon	J. R. Boyle
Gleichen	Ch. Stewart
High River	
Innisfail	J. A. Simpson
Lacombe	W. H. Puffer
Leduc	R. T. Telford
Lethbridge	Dr De Veber
Macleod	McKenzie
Medecine Hat	W. T. Finlay
PEACE RIVER ;	J. Brick.
Pincher Creek	J. T. Marcellus
Ponoka	J. R. McLeod
Red Deer	J. T. Moore
Rosebud	C. D. Hiebert
Stony Plain	J. A. McPherson
Strathcona	A. C. Rutherford
St Albert	H. W. McKenny
Vermillon	McCauley
Victoria	F. A. Walker
Wetaskiwin	A. S. Rosenroll

SOCIETE DE COLONISATION D'ALBERTA

OFFICIERS

PRES.-HON. : Hon. J. D. Rolland

PRÉSIDENT : J. H. Picard

VICE-PRÉSIDENT : J. H. Gariépy

SECRÉTAIRE : Wilfrid Gariépy

DIRECTEURS : Dr P. Roy, P. E. Lessard, O. Tessier, F. X. Boileau et D. Thibaudeau

Adresse Postale : Tiroir " A ", Edmonton, Alberta, Canada.

Le secrétaire repondra volontiers à toute demande de renseignements sur le pays.

A Nos Lecteurs.

Nous expédierons gratis un numéro échantillon du COURRIER DE L'OUEST à toutes les personnes dont on voudra bien nous envoyer le nom et l'adresse.

Si, parmi nos abonnés il s'en trouve qui, ainsi que nous l'espérons, désireraient aider à notre œuvre patriotique, nous les prions de nous faire une liste contenant le nom et l'adresse d'un certain nombre de leurs parents ou de leurs amis auxquels nous pourrions envoyer gratis, et à titre d'échantillon, un exemplaire du COURRIER DE L'OUEST.

De la sorte, sans se donner une lourde peine, ni s'imposer de grands sacrifices, nos bienveillants lecteurs nous rendront un service que nous apprécierons avec reconnaissance.

L'ADMINISTRATION

Le pan de son manteau, qui cachait le bas de son visage, se dérangea. Nous eussions reconnu le menton pâle et pointu de ce bon M. de Peyrolles.

Le page repondit :

- Je ne sais, mais il y a deux litières.

- Un malentendu, sans doute, pensa Peyrolles.

Il eut envie d'aller jeter un coup d'œil à la porte de la maison de Lagardère ; mais la réflexion l'arrêta.

On aurait qu'à me voir, murmura-t-il, tout serait perdu... Tu vas retourner à l'hôtel, dit-il au page, à toutes jambes ; tu m'entends bien ?

- A toutes jambes.

- A l'hôtel, tu trouveras ces deux braves qui ont encombré l'office toute la journée.

Maître Cocardasse et son ami Passepoil ?

---Présisément. Tu leur diras : " Votre besogne est toute taillée, vous n'avez plus qu'à vous présenter..." A-t-on prononcé tout à l'heure le nom du gentilhomme à qui appartient la maison.

--Oui M. de Lagardère.

---Tu te garderas bien de répéter ce nom. S'ils t'interrogent, tu leur diras que la maison ne contient que des femmes.

---Et je les ramènerai ?

---Jusqu'à ce coin, d'où tu leur montreras la porte.

Le page partit au galop. M. de Peyrolles, rejetant son manteau sur son visage, se perdit dans la foule.

A l'intérieur de la maison, Aurore venait d'arracher l'enveloppe de la missive appportée par le page.

---C'est son écriture ! s'écria-t-elle.

---Et voici une carte d'invitation semblable à la mienne, ajouta dona Cruz, qui n'était pas au bout de ses surprises : notre lutin n'a rien oublié.

Elle retourna la carte entre ses doigts. La carte, chargée de fines et gentilles vignettes, représentant des Amours ventrus, des raisins et des guirlandes de roses, n'avait absolument rien de diabolique. Pendant cela, Aurore lisait. La missive était ainsi conçue :

" Chère enfant, ces parures viennent de moi ; j'ai voulu vous faire une surprise. Faites-vous belle ; une litière et deux laquais viendront de ma part vous conduire au bal, où je vous attendrai.

" HENRI DE LAGARDÈRE. "

Aurore passa la lettre à dona Cruz, qui se frotta les yeux avant de lire, car elle avait des éblouissements.

—Et crois-tu à cela ? demanda-t-elle quand elle eût achévé.

--J'y crois, répondit Aurore ; j'ai mes raisons pour y croire.

Elle souriait d'un air sûr d'elle-même. Henri ne lui avait-il pas dit de ne s'étonner de rien ? Dona Cruz, elle, n'était pas éloignée de regarder la sécurité d'Aurore en de si étranges conjonctures comme nouveau tour de l'esprit malin.

Cependant les caisses, cartons et paquets étalaient maintenant leur éblouissant contenu sur la grande table. Dona Cruz put bien voir que ce n'était point là des feuilles sèches : il y avait une toilette complète de cour, plus un par-dessus ou domino de satin rose tout pareil à celui de Melle de Nevers. La robe était d'armure blanche, brodée d'argent : des roses semées, avec une perle fine au centre de chacune d'elles ; les basques, la pointe, les manches, le tour brodé de plumes d'oiseau-mouche.

C'était la mode suprême. Mme la marquise d'Aubignac, fille du financier Soulas, avait fait sa fortune et sa réputation à la cour par une robe semblable que M. Law lui avait donnée.

Mais la robe n'était rien. Les dentelles et les broderies pouvaient passer véritablement pour magnifiques. L'écrin valait une charge de brigadiers des armées.

---C'est un sorcier, répétait dona Cruz en faisant l'inventaire de tout cela, c'est manifestement un sorcier ! On a beau être le Cincelador, à tailler des gardes d'épées, on ne gagne pas de quoi faire de pareils cadeaux.

L'idée lui revint que toutes ces belles choses, à une heure donnée, se changeraient en sciure de bois ou en rubans de menuisier.

Berrichon admirait et ne se faisait pas faute d'exprimer son admiration. La vieille Françoise, qui venait de rentrer, hochait sa tête grise d'un air qui voulait dire bien des choses.

Mais il y avait à cette scène un spectateur dont nul ne soupçonnait la présence, et qui certes, ne se montrait pas le moins curieux. Il était caché derrière la porte de l'appartement du haut, dont il entre-baillait l'unique battant avec précaution. De ce poste élevé, il regardait la corbeille étalée sur la table, par-dessus les têtes des assistants.

Ce n'était point le beau maitre Louis avec sa tête noble et mélancolique. C'était un petit homme tout de noir habillé, celui qui avait amené dona Cruz, celui qui avait commis ce faux en contrefaisant l'écriture de Lagardère, celui qui avait loué la niche de Médor : c'était le bossu Ésope II, dit Jonas, vainqueur de la baleine.

Il riait dans sa barbe et se frottait les mains.

---Têtebleu ! disait-il à part lui, M. le prince de Gonzague fait bien les choses, et ce coquin de Peyrolles est décidément un homme de goût.

Il était là, ce bossu, depuis l'entrée de dona Cruz. Sans doute, il attendait M. de Lagardère.

Aurore était fille d'Ève. A la vue de tous ces splendides chiffons, son cœur avait battu. Cela venait de son ami : double joie ! Aurore ne fit même pas cette réflexion qui était venue à dona Cruz ; elle n'essaya point de supputer ce que ces royaux atours devaient coûter à son ami. Elle se donnait tout entière au plaisir. Elle était heureuse, et cette émotion qui prend les jeunes filles au moment de paraître dans le monde lui était douce. N'allait-elle pas avoir là-bas son ami pour protecteur ! Une chose l'embarrassait : elle n'avait pas de chambrière, et la bonne Françoise était meilleure pour la cuisine que pour la toilette.

Deux jeunes filles s'avancèrent comme si elles eussent deviné son désir.

---Nous sommes aux ordres de madame, dirent-elles.

Sur un signe qu'elles firent, porteurs et porteuses s'éloignèrent après de respectueux saluts. Dona Cruz pinça le bras d'Aurore.

---Est-ce que tu vas te mettre entre les mains de ces créatures ? demanda-t-elle.

---Pourquoi non ?

--- Est-ce que tu vas revêtir cette robe ?

---Mais sans doute.

---Tu es brave ! tu es bien brave ! murmura la gitana. Au fait, se reprit-elle, ce diable est d'une exquise galanterie. Tu as raison, fais-toi belle, cela ne peut jamais nuire.

Auroroe, dona Cruz et les deux caméristes qui faisaient partie de la corbeille entrèrent dans la chambre à coucher, Dame Françoise resta seul dans la salle basse avec Jean-Marie Berrichon, son petit-fils.

—Qu'est-ce c'est que cette effrontée ? demanda la bonne femme.

---Qu'elle effrontée, grand-maman ?

---Celle qui a un domino rose.

--- La petite brune ? Elle a des yeux qui sont tout de même pas mal reluisants, grand-maman.

---L'as-tu vue entrer ?

-Non, elle était là avant moi.

Dame Françoise tira son tricot de sa poche et se mit à réfléchir.

---Je vais te dire, reprit-elle de sa voix la plus grave et la plus solennelle; je ne comprends rien de rien à tout ce qui se passe.

---Voulez-vous que je vous explique ça, grand'maman ?

---Non, mais si tu veux me faire un plaisir...

---Ah ! grand'maman, vous plaisantez ; si je veux vous faire un plaisir...

---C'est de te taire quand je parle, interrompit la bonne femme. On ne m'ôterait pas l'idée qu'il y a du micmac là-dessous.

---Mais du tout, grand'maman.

---Nous avons eu tort de sortir. Le monde est méchant. Qui sait si cette Balahault ne nous a pas induits ?

---Ah ! grand'maman, une si brave femme, qu'a de si bonne angélique.

---Enfin, j'aime y voir clair, moi, petiot, et toute cette histoire-là ne me vas pas.

---C'est pourtant simple comme bonjour, grand'maman. Notre demoiselle avait regardé toute la journée les voiturées de fleurs et de feuillage qui arrivaient au Palais-Royal. Et, dame ! elle poussait de fiers soupirs en regardant ça, la pauvre mignonnette. Donc elle a retourné maître Louis dans tous les sens pour qu'il lui achète une invitation. Ça se vend les invitations, grand'maman. Mme Balahault en avait eu une par le valet de garde-robe dont elle est parente par sa domestique (la domestique du valet de garde-robe) qui se fournit de tabac chez Mme Balahault la jeune, de la rue des Bons Enfants. La domestique avait eu la carte pour l'avoir trouvée sur le bureau de son maître. Il y a eu trente louis à partager entre les deux Balahault et la domestique. C'est pas voler ça, pas vrai, grand'maman ?.

Dame Françoise était la plus honnête cuisinière de l'Europe, mais elle était cuisinière.

---Pardié ! non, petiot, répondit-elle, c'est pas voler, un méchant chiffon de papier.

---Y a donc, reprit Berrichon, que maître Louis s'est laissé embobiner, et qu'il est sorti pour acheter une carte. En route, il a marchandé des affutiaux pour dames, et il a envoyé ça, tout chaud.

---Mais il y en a pour une somme énorme, fit la vieille femme en s'arrêtant de tricoter.

Berrichon haussa les épaules.

---Ah ! que vous êtes donc jeune, allez, grand'maman, se récria-t-il ; du vieux satin brodé en faux et de petits morceaux de verre.

On frappa doucement à la porte de la rue.

---Qui nous vient encore là ? demanmanda Françoise avec mauvaise humeur ; mets la barre.

---Pourquoi mettre la barre ? Nous ne jouons plus à cache-cache, grand'maman.

On frappa un peu plus fort.

---Si c'étaient pourtant des voleurs ? pensa tout haut Berrichon, qui n'était pas brave.

(A continuer)

NOTES LOCALES

C. Lemoine, D. L. S. qui était au lac St-Anne depuis quelques mois, pour des travaux d'arpentage, est de retour à Edmonton avec tous ses hommes.

Le Dr H. Darling, dentiste, autrefois de Bay City, Mich., a ouvert un bureau dans le Block Lee, il a déjà exercé sa profession durant plusieurs années dans l'Etat du Michigan. Il a suivi ses cours à Toronto et Chicago.

Nous avons le regret d'apprendre le décès de Madame Voyer, épouse de Goe Voyer, gérant du bureau de télégraphe au C. P. R. Rien ne faisait prévoir cette fin prématurée car la défunte n'était malade que depuis quelques jours. Elle laisse un jeune enfant de deux ans.

Nous prions Monsieur Voyer d'accepter l'expression de nos regrets bien sincère.

J. E. Laurencelle, Ecr, est revenu d'un voyage d'affaire à Vancouver.

Jones & Mitchell, encanteurs, viennent de recevoir un char de meubles de seconde main, qu'ils vendront immédiatement à très bas prix.

Mr. T. Carrière, de l'Annonciation, Co. Labelle vient d'arriver à Edmonton. Il a l'intention de s'établir dans les environs.

MM. J. B. Lamarche, Ernest et W. Cloutier, J. Robidoux, C. Rinfret et H. Nobert, sont arrivés de la Rivière Pembina et logent à l'hôtel Richelieu.

Paul Paradis, I. C. est revenu de son voyage d'exploration sur la rivière Athabaska.

G. Lalonde, marchand-tailleur, qui devait ouvrir son magasin le 15 du mois courant, est forcé de remettre l'ouverture à cause des réparations qui se font actuellement à son établissement.

M. M. Mills, G. Manuel et G, H. Morris, arrivent d'un long voyage dans l'ouest des Etats-Unis.

M. O. Mirault vient d'effectuer un long voyage dans la province de Québec et aux Etats-Unis. Il est artivé ces jours derniers, tout heureux de se retrouver au milieu des siens.

M. Harvey Girouard, fils de J. E. Girouard, régistrateur de Dawson, Y. T., et ancien député de Drummond (Athabaska), est arrivé à Edmonton pour s'y établir définitivement.

Nous aurions une tâche trop difficile si nous voulions rapporter dans nos colonnes les noms des nombreux étrangers qui arrivent sans cesse dans notre ville. Jusqu'ici cette affluence a un caractère particulier que nous sommes heureux de constater.

La majeure partie des nouveaux venus arrivent des Etats-Unis avec l'intention bien arrêtée de se fixer soit à Edmonton soit dans ses environs.

Parmi ceux-là, il y a quelques Canadiens-Français qui réintègrent la mère-patrie, séduits par la perspective de trouver ici une terre généreuse et de nombreux amis. Nous souhaitons de tout notre cœur que leur nombre aille en augmentant sans cesse. Ce sera pour nous une bien grande récompense car nous sommes persuadés que nos efforts auprès de nos compatriotes des Etats-Unis ne resteront pas vains.

Samedi prochain, 17 mars, est la fête de St. Patrick. La Société Irlandaise, d'Edmonton, donnera un grand banquet. L'orchestre Irving est retenu pour la circonstance.

Son Honneur le Lieutenant-gouverneur et Madame Bulyea recevront à la maison du Gouvernement, vendredi après-midi de 4 à 6 heures.

A l'occasion de l'ouverture de la première session de la province d'Alberta, tous les bureaux et places d'affaires seront fermés cet après-midi.

Mardi, le 20 courant, une assemblée extraordinaire de tout l'élément conadien-français d'Edmonton est convoquée dans les salles du Cercle Richelieu par le Comité de Réorganisation.

Le C. N. R. inaugurera, le 1er avril, un service quotidien, entre Edmonton et Winnipeg.

Nous apprenons avec un vif plaisir le rétablissement de Monsieur David le sympathique employé de la "Richelieu livery stable".

Il était atteint d'une érysipèle grave dont les soins éclairés du Docteur Blais ont eu vite raison.

Monsieur David va prendre deux semaines de convalescence chez Monsieur Girard.

Le Rév. Père Dauphin, de Wetaskiwin, était en ville ces jours derniers.

Ouverture de la Session Législative

Aujourd'hui va s'ouvrir la première session législative d'Alberta.

Dejà les nouveaux législateurs sont arrivés de toutes les directions.

Les dispositions ont été prises par les fonctionnaires pour recevoir convenablement les membres du nouveau gouvernement.

Cette session qui commence l'histoire propre de la province, sera ouverte avec tout le cérémonial qu'elle comporte.

St-Paul De Metis

Avec le printemps nous arrive la fameuse grippe qui deja a reussi à gripper plusieurs de nos gens.

Mons. Ed. Poitras est de retour d'Edmonton avec plusieurs charges de marchandises. M. Poitras était allé à la ville pour vendre un lot de fourrures, il est très satisfait du prix qu'il en a recu.

Mons. Louis Garneau, commerçant de St- Paul, est allé à Strathcona avec plusieurs voitures, chercher un lot de marchandises pour son magasin de St-Paul.

Ces jours-ci, le moulin de la mission va se mettre en mouvement pour transformer en planches les nombreux billots enttassés sur les bords du lac ; il sera ensuite transporté dans le bois ou plusieurs mille billots attendent leur tour.

Nous avons eu récemen' la visite de Mons. Nagle, d'Ottawa. Il était venu pour arpenter le terrain au nord-est, d'ici à la montagne de l'Orignal. Cet arpenteur rapporte qu'il y a la du bois de qualité supérieure, en grande abondance.

Médecine Vétérinaire.

Consultations Gratuites.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que, grâce à des arrangements spéciaux conclus avec le Docteur Desmarteau, médecin vétérinaire nouvellement arrivé de Montréal, notre journal pourra désormais leur rendre de nouveaux et importants services.

Il est toujours difficile, souvent même impossible, si on est éloigné des centres, de voir un médecin-vétérinaire lorsque les animaux de la ferme sont atteints de quelque maladie. Et, alors, on laisse trainer les choses, espérant qu'avec du repos l'animal se rétablira, la maladie s'aggrave et l'on perd une bête qu'il eut été facile de sauver si on eut su quels soins lui donner.

Voilà à quoi cette colonne de de notre journal apportera remède. A l'avenir, quand on aura un animal de malade on n'aura qu'à écrire au *Médecin Vétirinaire*, COURRIER DE L'OUEST, Edmonton, disant comment l'animal se comporte, depuis quand il est malade, enfin décrivant la maladie. Dans le numéro du COURRIER DE L'OUEST on trouvera la réponse du docteur, quel traitement donner, etc.

Ces consultations seront absolument gratuites et nous espérons que tous nos lecteurs de la campagne sauront en profiter.

Adressez vos lettres au
Médecin Vétérinaire,
COURRIER DE L'OUEST,
Edmonton, Alta.

Documents Importants.

Ottawa 6—Parmi les documents les plus intéressants découverts par le Dr Doughty, archiviste du Dominion, au cours de son récent voyage dans le sud des Etats-Unis et au Mexique, plusieurs tiennent de si près à l'histoire des premiers temps au Canada, qu'il est surprenant qu'on les ait laissé sortir du pays. Dans la Louisiane, par exemple, il a trouvé des documents portant la signature des huits premiers colons qui vinrent au Canada avec Champlain, entre autres celle de Hébert, le premier homme qui a entrepris de cultiver la terre dans la province de Québec.

Il y a littéralement des miliers de documents dans les Etats visités par le Dr Doughty, qui jettent un jour intéressant sur l'histoire du Canada et les relations de ce pays, sous le régime français, avec les colonies anglaises et françaises du Sud.

Les arrangements conclus par le Dr Doughty pour l'échange de documents non-seulement avec les universités américaines, mais aussi avec l'Institut Carnegie, auront pour résultat d'augmenter à peu de frais la collection des documents historiques de la capitale. Le nouveau local des archives sera bientôt prêt, et la classification des documents pourra se faire avec beaucoup plus d'avantages que dans ses quartiers actuels de l'édifice Langevin.

Le Téléphone au Manitoba.

La législature a adopté à l'unanimité une résolution à l'effet de demander au parlement fédéral, le pouvoir d'exproprier toutes les lignes de la compagnie de téléphone Bell au Manitoba, afin de permettre au gouvernement d'établir un système provincial de téléphone.

AVIS DE VENTE

Nous recevons du bureau des terres, avec prière de l'insérer la note suivante:

Il sera procédé le 31 mars prochain à la vente aux enchères et au plus offrant des terrains ci-après désignés :

Le quart S. E., section 19 et

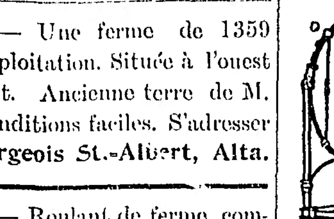
Le quart N.O.,S.O., et S. E., section 20.du township 54, rang 23, ouest du quatrième méridien.

Ces terres formaient autrefois la réserve de la Police au Fort Saskatchewan.

La vente aura lieu en même temps que la vente des terre d'école.

La mise à prix est de $10 l'âcre.

Petites Annonces



A Vendre.— Une ferme de 1359 acres, en exploitation. Située à l'ouest de St.-Albert. Ancienne terre de M. Majeau. Conditions faciles. S'adresser à **Frs. Bourgeois St.-Albert, Alta.**

A Vendre.— Roulant de ferme complet et en bon ordre, 110 bêtes à corne, et six chevaux. S'adresser à **Frs. Bourgeois,- St.-Albert, Alta.**

Trouvé,—Une épinglette en vieil argent, trouvée sur la dixième rue il y a quelques jours. Le propriétaire pourra réclamer l'objet aux bureaux du COURRIER DE L'OUEST.

A Vendre.—Un "block," comprenant 16 lots à bâtir dans Park dale, $1600.00 pour le tout ou $150.00 par lot, $200.00 pour les coins.
S'adresser à —
Alberta Agencies Ltd.

Terre à vendre— Belle terre située, au Nord-Ouest de Morinville. S'adresser aux bureaux du
COURRIER DE L'OUEST.

A VENDRE— Deux beaux chevaux de traits, s'adresser à Ed. Loiseau, Morinville.

Un Fermier, de St Emile ayant eau et foin désire vaches à ferme.
Ecrire, COURRIER DE L'OUEST
Boite 25.

A vendre—Deux belle terres situées à un mille de Villeneuve P.O.—S'adresser au journal.

PRESSE A FOIN. M. E. LOISEAU de Morinville est possesseur d'une presse à foin et désire informer les cultivateurs des environs qu'il se chargera de presser leur foin à des prix raisonnables.

Un Instituteur possèdant diplôme de première classe dans la P. Q. désire emploi comme instituteur dans une école de l'Alberta. Prêt à commencer de suite.
S'adresser à WILFRID GARIEPY
Edmonton Avocat

ACCORDEUR DE PIANOS. M. G C. Jones, de la maison Astley-Jones Piano & Organ Co., accorde les pianos de nos musiciens depuis sept ou huit ans. Avez-vous besoin de faire accorder le vôtre ?

MARCHE D'EDMONTON.

Beurre extra	20c., la lb.
Œufs	20c. frais.
Charbon	$3.50 à $4.00
Paille	$3.à $4. la char.
Foin de Prairie	$6.à $12 "
Mil	$10.à $16. "
Avoine	20, 22 et 25c.
Bœuf	2c. à 2½c. "
Volailles, — Canards,	10c.
Poulets de printemps,	10c.
Oie	10c.
Dindes	12½c. à 14c.
Orge	25 à 35c. le m.
Blé	63c.
Porc	4c. à 5c
Mouton	5c.
Patates	40c. à 50c.

LE PRIX DU MARCHÉ

Les cultivateurs qui appartiennent à **"L'AMERICAN SOCIETY OF EQUITY"** font leurs prix et les obtiennent. Faites partie de cette Société et protégez-vous.

Ecrivez à **NESTOR NOEL,**
RIVIERE-QUI-BARRE. Organisateur
Ou à W. J. KEEN, Sec.
Boite 5 Edmonton